

UN ROI DE LA MODE

COMÉDIE EN TROIS ACTES, MÉLÉE DE COUPLETS,

PAR

MM. DECOURCELLE, TH. BARRIÈRE ET BARBIER,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 25 septembre 1851.



Distribution de la pièce.

GEORGES DUVERNAY, sous le nom de M. de Bussières au 2 ^e acte	MM.	MOREAU-SAINTE.
BRIDELLE, ancien notaire.		LECLÈRE.
HECTOR D'AUMONT.		CACHARDY.
LUCIEN MEREY.		NANTEUIL.
ANTOINE, domestique.. . . .		KOPP.
LÉONIE femme de Georges.	Mlles.	CONSTANCE.
HORTENSE DE FAYEL		BERTIN.
CÉCILE, sœur de Georges.. . . .		VIRGINIE DUGLAY.
UNE MARQUISE.. . . .		LAURE.
INVITÉS DES DEUX SEXES.		

La scène se passe : Au premier acte, au château de Georges, à la campagne ; et au deuxième acte, chez Mme Hortense de Fayel, à Paris. Au troisième acte, même décor.

UN ROI DE LA MODE.

ACTE PREMIER.

Un salon. Au fond, porte donnant sur le jardin. — Portes latérales. Dans l'angle gauche, une cheminée surmontée d'une glace sans tain qui laisse voir sur le jardin. — Dans l'angle de droite, un piano ; au-dessus du piano, une glace sans tain comme à la cheminée. — A droite, une causeuse. — A gauche, un petit bureau sur le devant et adossé au mur. (Toutes les indications sont prises du spectateur.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONIE, CÉCILE. (*Elles entrent furtivement par la droite.*)

LÉONIE, allant regarder au fond*.

Personne ne nous a vues ?

CÉCILE.

Personne ! Mais pourquoi toutes ces précautions ?

LÉONIE, redescendant.

Tu ne devines pas ?

CÉCILE.

Non !

LÉONIE, lui montrant un médaillon.

Regarde.

CÉCILE.

Ton portrait ! — Qu'en veux-tu faire ?..

LÉONIE.

Tu vas voir... j'ai dérobé à Georges la clef de son bureau, et je vais...

CÉCILE.

Tu es bien bonne !

LÉONIE.

Mais silence, donc ! (*Cécile va ouvrir la porte du fond et la referme, après avoir regardé au dehors ; pendant ce temps, Léonie s'est dirigée vers le bureau et en a ouvert un des tiroirs. — Au moment d'y placer le médaillon, elle s'arrête.*) Des lettres!... (*Elle prend un paquet de lettres entouré d'une bande de papier.*) Une écriture de femme!.. et ici, l'écriture de mon mari!.. Qu'est-ce que cela veut dire ? (*Lisant.*) « A madame Hortense de Fayel!.. »

CÉCILE, se rapprochant.

Hein !

LÉONIE, remettant vivement les lettres dans le tiroir.

Rien !

CÉCILE.

Tu as dit Hortense de Fayel ?

* Léonie, Cécile.

LÉONIE.

Oui, une de mes amies... à qui Georges a oublié d'envoyer des dessins de broderie, que je croyais partis.

CÉCILE.

Ah ! (*Léonie va refermer le tiroir.*) Eh bien !.. tu gardes ton médaillon ?

LÉONIE.

C'est juste ! (*Elle place le médaillon dans le tiroir qu'elle referme tristement. — A part.*) Madame de Fayel ! c'est étrange !.. (*Elle prend une tapisserie sur le bureau et va s'asseoir sur la causeuse.*)

CÉCILE.

Tu as l'air triste, bonne sœur ?.. Qu'as-tu donc ?..

LÉONIE.

Moi !.. rien, je t'assure.

CÉCILE *.

A la bonne heure. — C'est bien assez déjà que j'aie du chagrin.

LÉONIE, distraite.

Toi ?

CÉCILE.

Sans doute, moi.

LÉONIE.

C'est vrai ! pardon !.. je ne pensais plus à M. Lucien.

CÉCILE.

Oui ; mais j'y pense, moi !

LÉONIE.

Eh bien ! quoi ? il reviendra, ce cher maître !..

CÉCILE.

En serai-je plus heureuse ? As-tu donc oublié la réponse que mon frère me fit, il y a un an, quand je lui parlai... de mes projets ? — « Comment nomme-t-on ce bel amoureux, me dit-il ! — Lucien Meroy. — Lucien Mercy ? Qu'est-ce que c'est que ça ? — C'est un jeune compositeur plein d'avenir. — Ma chère, en fait d'art et de talent, je n'admets que le présent ; je ne veux pas que l'on devienne, je veux que l'on soit !.. On ne doit pas dire : Je serai artiste ; on est artiste ; et, alors, on dit : Je le suis !.. Est-il riche ? — Mais non, il n'est pas riche ! — Alors n'en parlons plus ! » — (*En pleurant.*) A-t-on idée de ça ! Je lui avais pourtant joué tout l'opéra de M. Lucien sur le piano !

LÉONIE, se levant.

« Pauvre petite sœur !.. Voyons, ne pleure pas ; tu n'es pas raisonnable !

CÉCILE.

Ah ! je suis bien malheureuse, va !

LÉONIE.

Eh ! non, tu n'es pas malheureuse. — Tu aimes, et tu es ai-

* Cécile, Léonie.

mée ; est-ce que ce roman-là ne commence pas bien ?.. et puis, tu sais que je suis des vôtres... car je le connais, ton M. Lucien ; son père était l'ami du mien. — C'est un charmant garçon !

N'est-ce pas ?
CÉCILE.

Charmant !
LÉONIE.

C'est égal, va !.. il était bien triste, quand je lui ai reporté la réponse de mon frère. « C'est bien, a-t-il dit, j'aurai quel-
» que jour ce nom, cette fortune qui me manquent, et alors... »
LÉONIE.

Alors ?
CÉCILE.

Alors, il m'a embrassée, et il est parti. — Où est-il maintenant ? Dieu le sait ! — Pourvu qu'il n'en aime pas d'autres !... car enfin, il y en a d'autres !..

LÉONIE, *pensive.*
C'est vrai ! il y en a d'autres. — (*A part.*) Hortense de Fayel !
Quelle peut être cette femme ?

Oh ! les frères !..
CÉCILE.

Ah ! les maris ! .
LÉONIE, *à part.*

Si j'étais le gouvernement !.. (*On entend la voix de Georges.*)
LÉONIE.

Chut ! j'entends Georges...
CÉCILE, *allant ouvrir la porte du fond, et regardant.*

Tiens ! M. Bridelle est avec lui. — A-t-il l'air heureux depuis qu'il est veuf, ce M. Bridelle !

SCÈNE II.

LES MÊMES, BRIDELLE, GEORGES. (*Georges porte tout l'attirail d'un pécheur. — Ils entrent par le fond.*)

BRIDELLE, *sur le seuil **.
Oui, mon cher, je viens dîner avec toi !

Bon !
GEORGES.

Et, de plus, loger chez toi.
BRIDELLE.

Bien !
GEORGES.

Ça ne te gêne pas ?
BRIDELLE.

* Cécile, Bridelle, Georges, Léonie.

GEORGES.

Nullement!

BRIDELLE, apercevant Léonie et Cécile.

Mesdames...

GEORGES.

Bonjour, Léonie... Qu'est-ce donc? On dirait qu'il y a un nuage sur ces beaux yeux-là. *(Il l'embrasse. A Bridelle.)* Mon ami, tu me pardones, n'est-ce pas?

BRIDELLE.

Eh! eh! on pardonne difficilement aux autres, un bonheur... *(Georges porte au fond, à droite, ses lignes, son filet et son panier.)*

CÉCILE.

Qu'on a perdu... n'est-cè pas, Monsieur?

BRIDELLE, prenant son mouchoir.

Oui, Mademoiselle, oui, c'est ce que je voulais dire...

CÉCILE.

Ah! pauvre dame!

BRIDELLE.

Ah! ne m'en parlez pas... je vous en prie!.. *(Il se mouche.)* Mais le plus à plaindre, c'est celui qui reste. *(Il passe à gauche.)*
 GEORGES, qui parlait bas à sa femme*.

Et moi, je te dis que tu es triste... Allons! tu me conteras cela à ton retour...

BRIDELLE.

Ces dames vont sortir?

GEORGES.

Oui, elles passent la journée chez madame d'Estigny, une de nos parentes. — Tu permets qu'elles aillent achever leur toilette?

BRIDELLE.

Comment donc!

LÉONIE, saluant Bridelle.

Monsieur...

BRIDELLE.

Madame... *(Regardant Georges, — A part.)* Ce pauvre ami!... Il a l'air bien heureux!..

CÉCILE, faisant à Bridelle la révérence, d'un air triste.

Monsieur...

BRIDELLE.

Mademoiselle...

(Léonie sort à droite, accompagnée par Georges jusqu'à la porte. — Cécile passe auprès de son frère, avec un geste de mauvaise humeur, et suit Léonie.)

SCÈNE III.

GEORGES, BRIDELLE.

GEORGES, allant à son filet qu'il étale**.

Ah çà, tu as donc quitté Chantilly?

* Bridelle, Cécile, Georges, Léonie.

** Bridelle, Georges.

BRIDELLE, *s'asseyant.*

Oui, mon ami, maison, mobilier, — j'ai tout vendu à moitié perte; — mais bah!.. ce n'était plus de mode. — Depuis hier, mes affaires sont terminées! Je n'ai plus d'étude, je n'ai plus de femme, je suis libre, je suis heureux, je respire! Ouf!..

GEORGES, *s'occupant d'accommoder son flet.*

Et tu as toujours l'intention de te fixer à Paris?

BRIDELLE.

Oui, mon cher, je pars demain!

GEORGES.

Comment, tu ne me donnes que vingt-quatre heures?

BRIDELLE.

Que veux-tu? j'ai hâte de respirer l'air embaumé de la capitale; j'ai hâte de faire honneur à mes vingt mille livres de rente.

GEORGES.

Comment?

BRIDELLE, *se levant.*

Il y a trop longtemps que je m'étirole dans la poussière des paperasses. — Au diable les dossiers et les petites villes! — Je veux m'amuser, enfin! Je veux rire, je veux boire, je veux aimer! Tu ne sais pas ce que c'est, toi, que d'avoir passé dans le marasme, le bon temps de sa jeunesse et la moitié de son âge mûr.

GEORGES.

Mais, ordinairement, quand on arrive à cette moitié-là, on fait une fin.

BRIDELLE.

Oui, quand on a eu un commencement; mais quand on n'a goûté, comme moi, que des plaisirs permis, on éprouve le besoin de se rattraper.

AIR : *Ces postillons.*

L'on voit parfois un pieux cénobite
Un grand pécheur soudain se convertir;
Mais je n'ai pas, pour devenir ermite,
Suivi jadis, guidé par le plaisir,
Le gai chemin qui mène au repentir.
Aussi je veux, de ma paisible vie
Quitter enfin le long sentier battu,
Et racheter par dix ans de folie
Quarante ans de vertu.

GEORGES.

Bridelle, mon ami, tu vas faire quelque sottise.

BRIDELLE.

Et quand cela serait? Je ne suis plus Bridelle le notaire (*remonant à droite*), je suis Bridelle tout court, homme veuf et sans enfants!

GEORGES, *s'asseyant* *.

Veux-tu que je te donne un bon conseil?

* Georges, Bridelle.

Oui, s'il est mauvais.

BRIDELLE.

Eh bien ! écoute ?..

GEORGES.

Est-il mauvais ?

BRIDELLE.

Ah ! tu es fou ?

GEORGES, se levant.

BRIDELLE.

Parbleu !.. il te sied bien de prêcher les autres, toi, qui étais encore, il y a un an, le séducteur le plus...

GEORGES.

Chut !

BRIDELLE.

C'est juste !.. Ta femme ne sait rien de ton passé !..

GEORGES.

Grâce au ciel ! (*Antoine paraît au fond.*) Ah ! c'est cet imbécile d'Antoine !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ANTOINE, une lettre à la main.

ANTOINE, lisant *.

« Monsieur... Monsieur Georges Duverney....

GEORGES.

Pour moi ?.. donne.

ANTOINE.

C'est juste, Monsieur (*lui donnant la lettre*). Voilà, Monsieur. (*Il reste en place.*)

GEORGES.

Qu'est-ce que tu attends ?

ANTOINE.

Il n'y a donc pas de réponse ?

GEORGES, sans ouvrir la lettre.

Non. — Laisse-nous.

ANTOINE.

Mais je ferai observer à Monsieur... qu'il ne peut pas savoir...

GEORGES.

Va-t'en.

ANTOINE.

Oui, Monsieur. (*Il sort par le fond, après avoir salué gauchement Bridelle qui s'est assis sur la causeuse.*)

SCÈNE V.

BRIDELLE, GEORGES.

GEORGES, regardant la lettre **.

Ah ! ah ! c'est encore une lettre de mon avoué. (*Il la pose sur le bureau sans l'ouvrir, sous un serre-papier.*)

* Georges, Antoine, Bridelle.

** Georges, Bridelle.

BRIDELLE, *assis.*

Eh bien ! tu ne la lis pas ?

GEORGES.

Ma foi, non. — Eh voilà six que je reçois comme cela, coup sur coup, et j'ai si peur que ma présence à Paris soit nécessaire, que j'ai pris le parti de n'en ouvrir aucune.

BRIDELLE.

Ah ! c'est ainsi que tu entends les affaires, toi ?

GEORGES.

Oui, mon ami !

BRIDELLE, *se levant.*

Je t'en fais mon compliment ! Est-ce que c'est toujours pour la succession de ton oncle ?

GEORGES.

Toujours. J'ai pourtant pris deux avoués... je ne sais pas ce qu'ils font !

BRIDELLE.

Parbleu ! ils font des frais ! mais, dis-moi, tu es donc bien heureux ici ?

GEORGES.

Tu le demandes ?

BRIDELLE.

Quoi ! tu ne regrettes rien de ton ancienne existence ?

GEORGES.

Absolument rien, je t'assure.

BRIDELLE.

Et pourtant, tu étais fêté, choyé, adoré, là-has ! Tous les hommes te tendaient la main, toutes les femmes te souriaient, tous les triomphes t'étaient faciles... Ah ! *fortunatus nimium* !... trop heureux de Bussières ! car alors, tu te nommais ainsi.

GEORGES.

Oui, j'avais pris le nom d'une terre que j'ai vendue depuis. Quelque chose me disait qu'un jour, je me saurais gré d'avoir signé mes folies d'un autre nom que le mien. (*Bridelle se rassied sur la causeuse.*) J'étais l'heureux, le brillant de Bussières. Il n'était bruit, dans les salons, que de mes duels, de mes chevaux, de mes paris et de mes bonnes fortunes. Insoucieux et prodigue, je jetais au vent mes amours et mon argent ! J'avais des courtisans, pour qui mes volontés, mes caprices avaient force de loi ! Bref, j'étais roi !... Le roi de la mode !

AIR : *Il est à toi ! (Haydée)*

Oui j'étais roi !

Oui j'étais roi !

Aux amours seuls je devais ma couronne !

Chaque beauté suivait ma loi...

D'un tendre impôt je n'exceptais personne !

Le plaisir enfin c'était moi,

Quand j'étais roi !

BRIDELLE, *se levant, avec enthousiasme.*

Quelle vie !

GEORGES.
 J'obéissais à je ne sais quel charme, où ma vanité s'était
 laissé prendre!... Grâce à Dieu! ce fut ma vanité même qui me
 fit renoncer à toutes mes folies.

BRIDELLE.

Comment cela?

GEORGES.

Une femme, une seule, volontaire et capricieuse, comme une
 opposition parlementaire, avait protesté de toutes les forces de
 son indifférence contre une royauté que tant d'autres avaient
 reconnue.

BRIDELLE.

Et cette femme se nommait?...

GEORGES.

La comtesse Hortense de Fayel.

BRIDELLE.

Elle était belle?

GEORGES.

Charmante!

BRIDELLE.

Veuve?

GEORGES.

Oui!

BRIDELLE.

Jeune?

GEORGES.

Vingt-cinq ans!

BRIDELLE.

Et tu triomphas?

GEORGES.

Pas du tout! un jour où, selon son habitude, elle venait de
 railler cruellement ton serviteur, je jurai, un peu à l'étourdie,
 d'avoir raison de ses dédains. Dès lors, je mis tout en œuvre,
 ruses, complots, séductions!... vains efforts! Mon éloquence
 et mon adresse venaient se briser contre un cœur de marbre.
 Et, dans cette lutte, te l'avouerai-je, je devins follement amou-
 reux de la comtesse.

BRIDELLE.

Parbleu! c'est toujours comme ça... continue!

GEORGES.

Je lui écrivais des lettres à faire pâlir la Nouvelle Héloïse!...
 Je lui dédiais des vers où je faisais rimer impitoyablement
 amour avec retour et flamme avec âme. En un mot, j'étais de-
 venu souverainement ridicule!

BRIDELLE.

Enfin?

GEORGES.

Un soir qu'elle nous avait donné un banquet...

BRIDELLE.

Oh! les banquets!...

GEORGES.

Je veux dire un dîner; Hortense, un peu fatiguée d'hommages et de flatteries, se retira, vers dix heures, dans un petit boudoir voisin du salon. Entraîné par un regard à demi-provoquant... poussé par une force irrésistible, je l'y suivis!...

BRIDELLE.

Bah!

GEORGES.

Je la pressai!...

BRIDELLE.

Dieu!

GEORGES.

Elle s'attendrit...

BRIDELLE.

Ciel!

GEORGES.

Je me jetai à ses pieds...

BRIDELLE.

Et...

GEORGES.

Eh, tout à coup, je fus tiré de mon extase, par le rire moqueur de nos compagnons de table, qui avaient soulevé la portière et qui, depuis cinq minutes, me contemplaient en silence. Inutile d'ajouter que la comtesse riait plus fort que les autres. J'avais donné dans une embuscade.

BRIDELLE.

Aïe! aïe! aïe!... *(Il rit.)*

GEORGES.

Le lendemain, profitant du prétexte que m'offrait cette succession, qui est encore en litige aujourd'hui, je partis brusquement, meurtri, bafoué... et... tu sais le reste: J'ai rencontré ma bonne Léonie; et j'ai oublié, auprès d'elle, victoires et défaites. La folie ne fréquente plus chez nous, c'est vrai!... mais le bonheur y est installé cette fois, et pour toujours.

BRIDELLE.

Ainsi, tu es guéri, n'est-ce pas? Bien guéri?

GEORGES.

En douterais-tu?

BRIDELLE.

Pourquoi pas? Tu vis en honnête bourgeois, je te l'accorde! en excellent mari, c'est vrai! mais tu serais désolé qu'on le sût là-bas, à Paris; que l'on apprit que le beau Georges fait partie aujourd'hui de la grande confrérie dont il se moquait hier! *(Mouvement de Georges.)* Oh! ne dis pas non!... tu mentirais... mais pardon!... je vais chercher mes malles et rettenir ma place pour Paris! *(Il remonte pour prendre son chapeau, qu'il pose en entrant sur le guéridon.)*

GEORGES.

Bridelle!... Bridelle!...

BRIDELLE.

Oh! ne me fais pas de sermons! quand j'aurai péché, libre à toi de me convertir; mais laisse-moi d'abord pécher!... Je... veux... pécher!!!

GEORGES.

Voyons...

AIR : *De la valse des farfadets.*

BRIDELLE.

Mon bon, tu perds je crois
Et ton temps et ta voix ;
Je vais faire à Paris
Comme toi, la guerre aux maris.
Tout comme moi, tu prêches à merveille ;
Mais tes sermons ont manqué leur effet :
Faites, mon fils, ce que je vous conseille ;
Moi, je ferai ce que vous avez fait.

ENSEMBLE.

BRIDELLE.

Mon bon, tu perds, je crois, etc.

GEORGES.

Avant peu, je le croi,
Tu reviendras à moi ;
Chercher dans ce pays
Le bonheur qui manque à Paris.

(Bridelle sort par le fond, dont la porte reste ouverte.)

SCÈNE VI.

GEORGES, puis ANTOINE.

GEORGES, seul, au fond.

Péché!... pardieu!... tu en es bien libre... Il faut être jeune une fois dans sa vie, après tout!... Seulement, celui-ci s'y prend un peu tard. Paris! voilà son rêve!... le calme et la paix de cette petite campagne, voilà le mien! *(S'adossant à l'angle gauche de la porte du fond, et regardant au dehors.)* Que c'est beau la nature! comme l'automne donne à tout cela des teintes colorées et charmantes!... C'est parfois un peu triste, mais d'une tristesse douce et tranquille qui fait du bien au cœur!... *(Redescendant, et boutonnant sa veste.)* Tiens, tiens!... il y a déjà de petites brises fraîches qui annoncent tout doucement l'hiver... *(Appelant.)* Antoine! Antoine!...

ANTOINE, entrant par le fond, en lisant un journal.*

Monsieur?

GEORGES.

Ferme la porte et fais-moi du feu!... un feu léger, clair, du sarment.

* Antoine, Georges.

ANTOINE.

Oui, Monsieur... oui, Monsieur... *(Il pose son journal sur la cheminée, ferme la porte et a l'air de chercher de tous côtés.)*

GEORGES.

Qu'est-ce que tu cherches?

ANTOINE.

Les pincettes, Monsieur.

GEORGES.

Tiens! *(Il lui donne des pincettes. Antoine met une bûche.)* Eh bien! qu'est-ce que tu mets là?

ANTOINE.

Une bûche, Monsieur.

GEORGES.

Qui est-ce qui te demande une bûche?

ANTOINE.

Il ne faut donc mettre que du fagot?

GEORGES.

Puisque je te le dis!

ANTOINE.

Mais ça ne dure pas le fagot!

GEORGES.

Je ne te demande pas ton avis. Mets du fagot et tais-toi! *(Antoine ôte la bûche et met un fagot. Voyant qu'il cherche autre chose.)* Quoi, encore?

ANTOINE.

Une allumette, Monsieur.

GEORGES.

Attends! *(Il tire une petite boîte de sa poche, allume une allumette et cherche à faire prendre le feu.)*

ANTOINE.

Pas comme ça, Monsieur; ça ne prendra pas!

GEORGES.

Ah! ça ne prendra pas? *(Lui montrant le feu qui commence à prendre.)* Tiens! souffle, maintenant. *(Il lui présente le soufflet.)*

ANTOINE, sans le prendre.

Monsieur, si je souffle, ça va s'éteindre.

GEORGES.

Quel animal! *(Il souffle; le feu s'éteint.)*

ANTOINE.

Là! quand je vous le disais!...

GEORGES, jetant le soufflet.

C'est parce que tu n'as pas soufflé quand je te l'ai dit. *(Il s'éloigne de la cheminée.)*

ANTOINE.

Laissez-moi faire. Ça me connaît, moi, le feu. *(Il prend le journal, l'allume, et le met dans l'âtre.)* Là! voilà que ça flambe!

GEORGES.

La belle malice! avec un journal!... *(Il va s'asseoir près de la cheminée.)*

ANTOINE, *se relevant.*

Maintenant, Monsieur, je ne réponds pas de la cheminée...

GEORGES.

Pourquoi ça ?

ANTOINE, *s'asseyant de l'autre côté de la cheminée.*

Parce qu'on ne l'a pas ramonée.

GEORGES.

Pourquoi ne l'a-t-on pas ramonée ?

ANTOINE.

Dame ! je ne sais pas... on est si négligent ici !

GEORGES.

Ah ! par exemple ! voilà qui est curieux ! c'est donc moi que ça regarde ?

ANTOINE.

Oh ! non, Monsieur.

GEORGES, *le regardant.*

Eh bien ! qu'est-ce que tu fais là ?

ANTOINE.

Je me chauffe !

GEORGES.

Morbleu ! va te chauffer à la cuisine, si tu veux ; et laisse-moi tranquille.

ANTOINE, *se levant et passant à droite.**

Oui, Monsieur ! *(A part.)* C'est singulier, les maîtres !

GEORGES.

Qu'est-ce que tu dis ?

ANTOINE.

Moi ? .. rien, Monsieur... je m'en vas à la cuisine ! *(A demi-voix en s'en allant.)* Quelle drôle de chose, de me renvoyer, au lieu de causer tranquillement de choses et d'autres, comme une paire d'amis, en nous chauffant les pieds !

GEORGES.

Tu n'es pas encore parti ?

ANTOINE.

Si, Monsieur... je vas me chauffer à la cuisine. *(Il sort par le fond, tout en grommelant.)*

SCÈNE VII.

GEORGES, *seul, allumant une cigarette.*

Je crois, le diable m'emporte, qu'il parle encore entre ses dents !... Quel butor !... s'il n'était pas le frère de lait de ma femme... Ah ça, mais elle est bien longue à s'habiller, ma femme !... Qu'avait-elle donc ce matin !... Bah ! une misère, sans doute !... est-ce que les femmes n'ont pas toujours quelque chose !... *(Se levant et s'adossant à la cheminée.)* Ah !... c'est égal ! ce sont d'aimables créatures, et le bon Dieu a bien fait ce qu'il a fait !... *(Il se rassied et tisonne.)* Mais, à coup sûr, ce qu'il a fait de mieux, c'est ma femme ! c'est que je l'adore, au moins, ma

* Georges, Antoine.

femme !... Ah ! mon pauvre Bridelle !... tu te trompes étrangement sur le compte de ton ami, je cache mon bonheur à tous les yeux... oui ; car je crains qu'on ne m'en dérobe une parcelle. Je veux qu'on ignore que Duvernay se nommait autrefois de Bussières ; oui ; mais parce que M. de Bussières a trompé bien des maris... et que Duvernay craint les repréailles !

SCÈNE VIII.

GEORGES, CÉCILE. *Elle porte un plateau sur lequel il y a un déjeuner et des journaux, et entre par la droite.*

CÉCILE, gravement.*

Voici votre déjeuner, Monsieur.

GEORGES, l'imitant sans se déranger.

Ah ! merci, Mademoiselle !

CÉCILE, tenant toujours le plateau.

Allons donc !

GEORGES, se retournant.

Oh ! pardon !... *(Il approche le guéridon sur lequel Cécile pose le plateau.)*

CÉCILE, toujours gravement.

Et vos journaux.

GEORGES, éclatant de rire.

Oh !... que tu es laide !

CÉCILE.

Tant mieux !

GEORGES, s'asseyant et déjeunant.

Pour moi, oui... car, s'il revient, monsieur Lucien n'aura plus envie de t'épouser ; et par conséquent, il me laissera tranquille.

CÉCILE, debout de l'autre côté du guéridon.

Je ne sais pas pourquoi vous me dites cela !... je ne vous parle pas de monsieur Lucien, moi !

GEORGES.

Mais, c'est très-mal de ta part ; car, si tu ne m'en parle pas, qui donc m'en parlera ?

CÉCILE.

Bon, bon ! vous serez peut-être trop heureux... quand il aura de la réputation...

GEORGES, riant.

Oh ! alors... nous avons le temps...

CÉCILE, lui tournant le dos.

Vous m'impatientez ! *(A part.)* Ah !... *(Elle va s'asseoir au piano et joue un morceau.)*

GEORGES, déjeunant toujours.

Ah ça ! dis-moi ? il est donc joli, joli, ce monsieur Lucien ?... car je ne le connais pas, moi !

* Georges, Cécile.

CÉCILE, *jouant toujours.*

C'est bien étonnant ! après ce que vous aviez dit, il ne devait pas être pressé de faire votre connaissance.

GEORGES.

Il doit me prendre pour un tuteur barbare et féroce, n'est-ce pas ?

CÉCILE.

Oui, Monsieur, barbare ! ..

GEORGES.

Et féroce ?

CÉCILE.

Et féroce !

GEORGES.

Allons ! tant mieux ! — Tiens ! c'est joli ce que tu joues là !

CÉCILE, *se retournant vivement et se levant.*

Eh bien ! c'est justement de son opéra !... ha !...

GEORGES.

Voyez-vous ça !

CÉCILE.

Oui, Monsieur... Eh bien ! qu'est-ce que vous avez à dire, maintenant ?

GEORGES, *prenant un journal et se levant.*

Parbleu ! j'ai à dire que ce n'est pas une raison pour qu'il t'épouse ! — A ce compte-là, il suffira donc au premier venu de venir chanter une flon-flon quelconque aux grands parents, pour épouser celle qu'il aime ?... Eh bien ?... ce serait du joli, par exemple ! (*Il passe près de la causeuse, s'y assied et ouvre son journal.*)

CÉCILE.*

Voulez-vous que je vous dise ?... vous n'avez pas de cœur !... quand on n'aime pas la musique, on n'a pas de cœur !

GEORGES.

Mais enfin, pourquoi ne se fait-il pas connaître ce garçon ?

CÉCILE.

Mon Dieu ! on le connaîtra, n'ayez pas peur ! Ah ! que je serai contente quand un bon article du journal viendra vous dire un beau matin, qu'il a du talent ; et beaucoup, entendez-vous, beaucoup !

GEORGES, *riant.*

Beaucoup, n'est-ce pas ?

CÉCILE.

Oui, Monsieur, beaucoup !

GEORGES.

Mon Dieu ! qui sait si les journaux ne parlent pas de lui, aujourd'hui même ! (*Il parcourt son journal.*)

CÉCILE, *allant vivement prendre un autre journal.*

Oh ! que je le voudrais, pour vous faire enrager !

GEORGES.

Lisons chacun de notre côté, nous trouverons peut-être...

* Cécile, Georges.

(*Cherchant sur le journal.*) Lucien... Lucien... ah! Lucien...
 (*Cécile se rapproche.*) Bonapar... non, ce n'est pas ça... (*Cécile s'éloigne avec humeur.*)

CÉCILE, à part, cherchant sur son journal.

Rien! je ne vois rien!...

GEORGES, de même.

Pas de monsieur Lucien... pas de Lucien du tout!

CÉCILE, lisant.

« Chronique des salons. » — Ah! ah! voici qui vous intéresse... « La belle comtesse de Fayel... »

GEORGES, étonné.

Comment?

CÉCILE.

« Absente de Paris depuis trois longs mois, s'est enfin décidée à quitter les eaux de Bagnères, et nous revient plus charmante que jamais. »

GEORGES, se levant et venant à elle.

Mais, Cécile... tu connais donc cette dame?

CÉCILE.

Moi? non! mais Léonie la connaît!

GEORGES.

Léonie?

CÉCILE.

Ah! vous me refusez toujours des dessins de broderie et vous en faites pour des comtesses! c'est joli!

GEORGES.

Mais... je ne comprends pas...

CÉCILE.

Comment? ce paquet cacheté, à l'adresse de madame de Fayel, — là dans votre bureau!...

GEORGES.

Ah!...

CÉCILE.

Léonie m'a dit... est-ce qu'elle s'est trompée?

GEORGES.

Non... je l'avais oublié! (*A part.*) Je m'explique sa tristesse, maintenant!... (*Apercevant Léonie qui entre par la droite.*) C'est elle! (*Il s'éloigne à droite.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LÉONIE, son mantelet et son chapeau à la main.

LÉONIE, posant son mantelet sur la causeuse et son chapeau sur le piano.*

Eh bien! Cécile, tu n'es pas encore prête? •

GEORGES.

C'est moi qui l'ai retenue... nous causions.

* Cécile, Léonie, Georges.

CÉCILE, *posant son journal.*

Oui, nous lisons les nouvelles... et...

GEORGES, *l'interrompant.*

C'est bien... c'est bien... Allons, va vite!... tu retrouveras Léonie ici, tu entends?

CÉCILE.

Oui, Monsieur; oui, j'entends... je suis de trop. (*Elle sort par la droite.*)

SCÈNE X.

GEORGES, LÉONIE.

LÉONIE.*

Vous avez à me parler, mon ami? (*Elle s'assied.*)GEORGES, *s'approchant d'elle.*Oui, et de choses sérieuses! (*Léonie le regarde avec étonnement.*) J'ai des reproches à te faire...

LÉONIE.

A moi?...

GEORGES.

Oui, pour ton manque de confiance. Pourquoi es-tu triste?... Tu me caches quelque chose... voyons, ma Léonie, dis-moi tout!

LÉONIE.

Oh! oui, oui, je te dirai tout!... aussi bien, je ne puis rester plus longtemps avec un soupçon dans le cœur... cela fait trop de mal.

GEORGES, *passant à la droite de sa femme.***

Un soupçon?... et de quoi donc as-tu pu me soupçonner, chère enfant!

LÉONIE.

Mon Dieu!... je n'ose plus rien te dire, à présent.

GEORGES.

Veux-tu que je t'aide?...

LÉONIE, *se levant.*

Comment! tu sais?...

GEORGES.

J'ai deviné, sur un mot de Cécile!... (*Montrant le bureau.*) « A madame Hortense de Fayel... » n'est-ce pas?... Eh bien! pourquoi baisser les yeux? pourquoi rougir?... (*Avec passion.*) O bonne et charmante créature! si tu savais comme je t'aime!...

LÉONIE.

Mais alors, qu'est-ce que tu lui écrivais donc à cette madame de Fayel?

GEORGES.

Que t'importe, si je l'ai oubliée?

* Léonie, Georges.

** Georges, Léonie.

LÉONIE.

Eh bien, non! tu ne l'as pas oubliée, puisque tu conserves ses lettres.

GEORGES.

Est-ce là ce qui te chagrine?

LÉONIE, lui jetant les bras autour du cou.

O mon ami, tu me trouveras bien exigeante, peut-être; mais je suis jalouse, même du passé.

GEORGES.

Mais ce passé n'existe plus, enfant que tu es!

LÉONIE.

Tu te trompes! il existe encore, tant qu'il en reste une trace!

GEORGES.

Attends! *(Il va au bureau et en outre le tiroir.)* Quel est ce médaillon. *(Il le prend.)* Ton portrait!... Ton portrait, placé sur ces lettres, que tu croyais celles d'une rivale!... *(S'adressant au portrait.)* Eh bien! non, jalouse, non! ce n'est pas une rivale!... est-ce qu'il y a une autre femme qui soit belle à mes yeux?... est-ce que je puis en aimer une autre que toi? *(Prenant les lettres et s'approchant de la cheminée, il s'adresse toujours au portrait.)* Tiens! les voilà ces lettres qui ont pu t'attrister une heure! Que disaient-elles?... Je ne m'en souviens plus!... c'est le dernier vestige du passé... *(Il jette les lettres au feu.)* Et le voilà parti en fumée!... *(Au portrait.)* Veux-tu m'embrasser, maintenant? *(Il pose ses lèvres sur le médaillon.)*

LÉONIE, se jetant à son cou.

Oh!... non! pas lui!...

GEORGES, l'embrassant.

Ah! chère enfant!... *(Bridelle entre par le fond.)*

LÉONIE.

Monsieur Bridelle! *(Ils se séparent.)*

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BRIDELLE, puis ANTOINE et CÉCILE. *Bridelle arrive précipitamment et s'arrête en voyant Léonie.*

BRIDELLE.*

Encore ici? *(Haut.)* Madame!... *(A part en s'essuyant le front.)* Quelle aventure!

GEORGES.

Comme tu es rouge! *(Il a posé le médaillon sur la cheminée.)*

BRIDELLE.

C'est possible! j'ai marché très-vite!... J'avais hâte de te... de vous... revoir... *(Bas.)* J'ai dû te parler. Est-ce que ces dames restent?... *(Léonie re monte et va tirer un cordon de sonnette qui est à droite de la porte du fond.)*

GEORGES.

Non!

* George, Bridelle, Léonie.

BRIDELLE, *bas.*

Ah ! tant mieux !

GEORGES.

Comment ?

BRIDELLE, *bas.*Chut !.. *(Il s'éloigne à droite. — Antoine entre par le fond.)*

LÉONIE, à Antoine.*

A-t-on fait atteler ?

ANTOINE.

Oui, Madame, j'ai fait atteler Pamela ! *(Léonie met son chapeau.)*

GEORGES.

Comment, Pamela ?...

ANTOINE.

Oui, Monsieur, c'est le nom de ma femme que j'ai donné à la grise, parce qu'elle rue.

BRIDELLE.

Ah ! bon ! bien !

LÉONIE.

Quelle horreur !

ANTOINE.

Oui, c'est assez drôle !

LÉONIE.

Donnez-moi mon mantelet.

BRIDELLE, *vivement.*Le mantelet de Madame. *(Il va pour prendre le mantelet, Antoine le prévient.)*

GEORGES.**

Quel empressement !

ANTOINE, à Bridelle.

Pardon, Monsieur, vous n'êtes pas domestique, vous ! *(Il place le mantelet sur les épaules de Léonie, puis il remonte près de la cheminée.)*

BRIDELLE.

Et mademoiselle Cécile ? où donc est mademoiselle Cécile ?.. Elle va vous faire attendre !... *(Allant à la porte de droite.)* Mademoiselle Cécile... *(Cécile paraît.)* Ah ! la voici !*** Mesdames... je vous souhaite une bonne promenade !... les fleurs ont un parfum !... les oiseaux font un bruit !... Ah ! il fait un bien joli temps !... *(Il remonte et passe à gauche.)*CÉCILE *(elle a mis un chapeau).*

Quand tu voudras, petite sœur ?

LÉONIE.

Je suis prête !

BRIDELLE, à part.****

Enfin !

* George, Antoine, Léonie, Bridelle.

** Georges, Léonie, Antoine, Bridelle.

*** Antoine, Georges, Léonie, Bridelle, Cécile.

**** Bridelle, Antoine, Georges, Léonie, Cécile.

CÉCILE, *saluant Bridelle.**

Monsieur... (*A Georges d'un ton boudeur.*) Adieu, Monsieur !..

GEORGES.

Adieu, Mademoiselle !... (*Il prend le bras de sa femme et l'accompagne jusqu'à la porte du fond.*) A ce soir, Léonie !... (*Elles sortent par le fond.*)

GEORGES, *à Antoine, qui a rangé le guéridon au fond et qui est prêt à emporter le plateau.***

Va-t'en, toi !

ANTOINE.

Monsieur, je dessers... Si Monsieur ne veut pas que je desserve?... (*Il remet le plateau.*)

GEORGES.

Eh ! emporte ça, imbécile !

ANTOINE.

C'est ce que je disais à Monsieur.

GEORGES.

Allons, va-t'en !..

ANTOINE.

Oui, Monsieur... (*Il sort par le fond en emportant le plateau.*)

SCÈNE XII.

GEORGES, BRIDELLE, puis ANTOINE.

BRIDELLE, *regardant par la glace de la cheminée.****

Elles ne partiront pas !

GEORGES.

A qui diable en as-tu ?

BRIDELLE.

Chut ! elles montent en voiture !... le valet referme la portière... les chevaux partent au galop ?... bravo !..

GEORGES.

Es-tu décidément fou ?

BRIDELLE, *quittant la cheminée.*

Ah ! mon ami ! le hasard le plus heureux !... la femme la plus ravissante !..

GEORGES, *s'asseyant sur la causeuse.*

Quand tu voudras t'expliquer ?

BRIDELLE.

Mon ami, j'étais sur le seuil de l'infâme cabaret qui sert de bureau aux diligences... quand tout à coup, j'aperçois sur la route, une élégante berline de voyage !... à la portière caracolait sur un cheval... de voyage aussi, un charmant cavalier... Deux personnes descendent de la voiture, une dame et sa camériste ! l'hôtelier vole au-devant d'elles ; et je surprends ces quelques paroles (*imitant une voix de femme*) : « Une heure pour avoir

* Bridelle, Antoine, Georges, Cécile, Léonie.

** Bridelle, Antoine, Georges.

*** Bridelle, Georges.

« des chevaux ! Ah ! quel supplice ! » (*Imitant une grosse voix.*)
 « Si madame le désire, on la conduira en attendant à l'ermitage
 » de madame de Genlis... c'est à deux pas !... » (*Reprenant la*
voix de femme.) « Mais je ne pourrais, mon ami, je suis brisée,
 j'aurais plutôt besoin de repos ! » (*Reprenant la grosse voix.*)
 « Alors, si madame veut prendre la peine d'entrer dans cet hô-
 » tel ?... (*De sa voix naturelle.*) Il appelle ça un hôtel !... Indig-
 gné, je m'élançai !... (*En se pâmant.*) Ah ! mon ami !

GEORGES.

Qu'est-ce que tu as ?

BRIDELLE.

Que de grâce ! que de beauté ! si tu la voyais !... Un ange,
 greffé sur une comtesse !... elle est comtesse !... je les aime,
 moi, les comtesses !...

GEORGES, se levant.

Enfin ! enfin ?...

BRIDELLE.

Eh bien donc ! croyant ta femme absente, je me suis dit pro-
 priétaire de ce château... et je l'ai mis à sa disposition pour
 une heure ; le temps d'avoir des chevaux !

GEORGES.

Elle va venir ?

BRIDELLE.

Eh ! mon Dieu non !... je n'ai pu l'y décider...

GEORGES.

Ah ! que le diable t'emporte ! tu m'as fait une peur !... (*Il re-
 monte et va à la cheminée.*)

BRIDELLE.*

Comment ?...

GEORGES.

Sans doute ! Tu sais bien que je ne reçois, que je ne veux re-
 cevoir personne, de Paris surtout !

BRIDELLE.

Ah ! oui, tu crains les railleries ; je te le disais bien tantôt.

GEORGES.

Ce n'est pas cela. Je tiens à mon repos, voilà tout.

BRIDELLE.

Ah ! c'est bien dommage !... moi qui avais compté sur toi
 pour... enfin, n'en parlons plus !... Ah ! c'est bien dommage !

GEORGES, riant.

Ah ! ah ! ah ! ce pauvre Bridelle !... je t'offre une compensa-
 tion... (*Allant prendre ses instruments de pêche.*)** Tu veux pé-
 cher... Eh bien ! viens pêcher... des anguilles. (*Il a pris ses li-
 gnes, panier, etc.*)

BRIDELLE.

Ah ! ce n'est pas cette pêche-là...

* Georges, Bridelle.

** Bridelle, Georges.

GEORGES.

Allons donc! le temps est excellent!.. et je connais un endroit .. (Il se dirige en riant vers la porte du fond. — En ce moment Antoine paraît à cette même porte.)

ANTOINE.*

Madame la comtesse Hortense de Fayel!

GEORGES.

Hein?

BRIDELLE.

Bah!

ANTOINE.

Quoi? (Entre par le fond la comtesse, suivie d'Hector.)

SCÈNE XIII.

GEORGES, BRIDELLE, HORTENSE, HECTOR, puis ANTOINE.

BRIDELLE, à Hortense, saluant.**

Ah! Madame...

HECTOR, voyant Georges.

Que vois-je? Georges?... (Il rit.)

HORTENSE, riant aussi.

Monsieur de Bussières! ah! ah! ah!... mais que tenez-vous donc là? (Elle rit plus fort.)

HECTOR.

Comment, Georges, tu pêches à la ligne!.. (Il rit. — Georges jette son attirail avec colère. — Antoine ramasse le tout et sort par le fond, en l'emportant.)

HECTOR, riant.

Tu m'apprendras, n'est-ce pas?

GEORGES, avec colère.

Hector!

BRIDELLE, à part.

Ce pauvre Duverney!... Eh! eh! eh!... (Hortense s'assied sur une chaise qui lui présente Bridelle.)

GEORGES, à part.

Maudit Bridelle!

HORTENSE, à Bridelle.

Vous devez être bien surpris de me voir, Monsieur?

BRIDELLE.

Dites enchanté, Madame!...

GEORGES, à part.

Pourvu que la fatalité ne ramène pas Léonie!

HORTENSE, riant toujours, à Bridelle.

Si j'ai refusé tout à l'heure votre aimable invitation, c'est votre faute, Monsieur.

HECTOR.

En effet, vous ne nous aviez pas dit que ce manoir hospitalier possédât une châtelaine!...

* Bridelle, Antoine, Georges.

** Bridelle, Hortense, Hector, Georges, Antoine.

BRIDELLE.

Il est vrai, Monsieur... je ne vous avais pas dit... *(Il s'arrête sur un signe de Georges, qui écoutait tout en causant avec Hector.)*

HECTOR, à Bridelle.

J'ignorais que vous fussiez marié!

BRIDELLE.

Plait-il? *(Même signe de la part de Georges. — A part.)* Hein? il faut que je lui laisse croire?...

HORTENSE.

Oh! la reconnaissance est quelquefois indiscreète... ainsi monsieur d'Aumont, qui me poursuit à cheval depuis Bagnères....

GEORGES, souriant.

Vraiment?

HORTENSE.

Cela vous étonne?... *(Se levant et allant à Georges.)* * Comment! vous ignorez donc que votre ami est toujours éperdument épris de moi?... Oh! il ne se décourage pas, lui! *(Bridelle remonte et passe à droite.)*

HECTOR.

Hélas! non, Madame...

GEORGES.**

Cela prouve qu'il a du temps à perdre!

HORTENSE.

Vous êtes poli!.... Qu'est-ce que je disais donc?... Ah!.... Quand M. d'Aumont a pris des renseignements à l'hôtel, on lui a fait un si grand éloge des maîtres de ce château, que j'ai cru devoir remercier madame Duvernay, du bienveillant accueil que j'avais reçu de son mari.

BRIDELLE, sur un nouveau signe de Georges.

Ma... madame Duvernay est absente en ce moment...

HORTENSE.

Ah! c'est fâcheux!

BRIDELLE, bas à Georges.

C'est fort ridicule, que diable!

GEORGES, bas.

Mais puisque tu m'as pris mon château... *(Haut à Hortense.)* Eh bien! Madame, vous ne riez plus?

HORTENSE.

Ma gâté vous aurait-elle déplu?... Il faut me la pardonner, allez! car je n'ai pas ri depuis... depuis votre départ de Paris! *(Elle rit, passe à droite et va s'asseoir sur la causeuse.)*

HECTOR, à Georges.***

Ah ça, dis-moi! tu es donc voisin de monsieur Duvernay?

* Bridelle, Hector, Hortense, Georges.

** Hector, Hortense, Georges, Bridelle.

*** Hector, Georges, Bridelle, Hortense.

GEORGES.

Non, mon ami Duvernay a bien voulu me donner l'hospitalité...

BRIDELLE.

Oui, Monsieur, oui, j'ai bien voulu...

GEORGES, à *Bridelle*.

Mais à quoi penses-tu donc, mon ami ? comment ! tu n'as encore rien offert à Madame ?

BRIDELLE.

Il est vrai !.. le plaisir... la...

HORTENSE.

Oh !.. un verre d'eau... rien de plus ! (*Hector passe à droite, auprès de la causeuse, et parle bas avec Hortense.*)

GEORGES.*

Eh bien ! appelle donc Antoine.

BRIDELLE.

Que j'appelle... oui, au fait... (*Très-doucement.*) Antoine !... Antoine !.. (*Très-fort.*) Antoine !

ANTOINE, qui vient d'entrer par le fond, et se trouve tout près de *Bridelle*.***

Monsieur ?

BRIDELLE.

Pardon ? mon ami... c'est Monsieur... c'est moi qui.. soyez donc assez bon pour apporter de l'eau... avec du sucre... et des biscuits... et du Madère !..

ANTOINE, à *Georges*.

Eh bien ! et le dîner ?

GEORGES, *bas*.

Fais ce que Monsieur te dit !

ANTOINE.

Oui, Monsieur. (*A Bridelle.*) Au fait, j'ai remarqué que le Madère ouvre l'appétit.

BRIDELLE.

Oui, oui, il l'ouvre...

ANTOINE.

Moi je ne déteste pas un verre de Madère avant dîner. (*Il sort par le fond.*)

HORTENSE, à *Bridelle*.***

Comment ! c'est ainsi que vous parlez à vos gens ?

BRIDELLE.

Mon Dieu ! Madame, ce garçon...

GEORGES, passant près d'*Hortense*.****

C'est le frère de lait de sa femme...

* Georges, Bridelle, Hortense, Hector.

** Georges, Antoine, Bridelle, Hortense, Hector.

*** Georges, Bridelle, Hortense, Hector.

**** Bridelle, Georges, Hortense, Hector.

BRIDELLE.

Ah ! c'est le frère... justement, c'est le frère de lait de ma femme ! (*A part.*) Ah ça, mais c'est très-embarrassant d'être le maître d'un château qui ne vous appartient pas.

ANTOINE, revenant par le fond, avec un plateau, à Georges.*
Monsieur voilà le...

BRIDELLE.

C'est bien... pose ça là. (*Antoine met le plateau sur le guéridon.*)

ANTOINE, bas à Georges.

Mais, Monsieur, on dirait qu'il est chez lui, monsieur Bridelle... Ce n'est pas convenable... (*Bridelle prépare le verre d'eau sucrée.*)

GEORGES, bas.

Tais-toi.

ANTOINE, bas.

Mon Dieu, Monsieur, je faisais une observation !... On ne peut donc pas faire une observation ?

GEORGES, bas.

Va-t'en au diable !

ANTOINE.

Oui, Monsieur. (*A part, en sortant.*) Ce n'est pas convenable. (*Il sort par le fond.*)

HECTOR, à Bridelle en riant.**

Il est bon, le frère de lait de votre femme ?...

BRIDELLE.

Oui, il est assez bon !... (*Lui offrant le verre d'eau.*) Madame...

HORTENSE.

Merci... (*Elle boit quelques gouttes d'eau.*) Comment appelez-vous donc ce petit pays ? il est tout à fait pittoresque... (*Se levant, rendant le verre à Bridelle et allant à Georges.*) A propos, faites-vous toujours des élégies, monsieur de Bussières ?...*** (*Bridelle reporte le verre sur le guéridon.*)

GEORGES.

Non, madame, c'était bon à Paris, où l'esprit a remplacé le cœur...

HORTENSE.

Que faites-vous donc, alors ?

GEORGES.

Mais je...

HORTENSE.

Vous ne pêchez pas toute la journée, j'imagine.

GEORGES.

Madame !... (*Hortense passe près de Bridelle; ils vont à la cheminée.*)

* Bridelle, Antoine, Georges, Hortense, Hector.

** Georges, Bridelle, Hortense, Hector.

*** Bridelle, Georges, Hortense, Hector.

HECTOR, *prenant Georges à part.**

Ah ça, dis-moi donc, pourquoi diable nous as-tu ainsi quittés tout à coup ?

GEORGES.

Je vous l'ai dit, une affaire...

HECTOR.

De succession, oui, je le sais, mais, mon cher, personne n'a cru à cela. Tes amis s'abandonnent aux plus fâcheuses suppositions : les uns te disent marié, les autres, sous-préfet, d'autres, accusent hautement madame de Fayel d'avoir causé ta mort !... Madame de Lussan a ton épitaphe sur son album !... Enfin, si tu ne reparais au plus tôt sur le théâtre de tes anciens exploits, tu es un homme fini.

GEORGES, *à part.*

O ma patience !

HORTENSE.

Hector a raison, car, enfin, de deux choses l'une ; ou vous mourrez d'ennui, ici ; ou vous n'en mourrez pas.

GEORGES.

Je puis vous assurer, Madame, que je n'en mourrai pas.

HORTENSE.

Alors vous serez ridicule.

GEORGES, *se contraignant.*

Qu'importe, si je suis heureux !

HORTENSE, *riant.*

Ah ! vous avez bien dit ça. (*Apercevant le médaillon qui est sur la cheminée, et le prenant.*) Ah ! la ravissante figure !

GEORGES, *à part.*

Le portrait de ma femme !

HORTENSE.

Voyez-donc, monsieur d'Aumont ?

HECTOR, *passant près d'Hortense, et regardant le médaillon.***
Charmanie !

HORTENSE, *à Bridelle.*

C'est le portrait d'une de vos parentes ?

BRIDELLE, *prenant le médaillon.*

Mais... c'est le portrait de madame Duvernay !

GEORGES, *faisant des signes à Bridelle.*

De ta femme !...

BRIDELLE.

Oui, de ma...

HORTENSE.

Vous êtes un heureux mortel, Monsieur !

BRIDELLE.

Oui, je...

* Bridelle, Hortense, Georges, Hector.

** Bridelle, Hortense, Hector, Georges.

HORTENSE.

Recevez mes compliments...

HECTOR.

Et les miens !...

BRIDELLE.

Madame... Monsieur... *(A part.)* C'est bien la peine d'être veuf ! *(Il pose le médaillon sur le bureau.)*

HECTOR, à part.

Une jeune femme... un vieux mari!... *comme cela, je comprends l'exil !... (Bas à Georges.)* Ah ! je vois que tu uses du château de ce brave monsieur Duvernay, comme du tien, toi ?

GEORGES.

Que veux-tu dire !

HECTOR.

Moi ? rien ! *(Il passe à droite.)*

ANTOINE, entrant par le fond.*

Les chevaux font dire à Madame qu'ils sont attelés !

HORTENSE, riant.

C'est bien ! *(Antoine va à la cheminée, près de laquelle il reste jusqu'à la fin de la scène.)*

GEORGES, à part.

Enfin !

HORTENSE.**

Maintenant, Monsieur, il ne nous reste plus qu'à vous remercier de votre bonne hospitalité... puissiez-vous nous fournir l'occasion de nous acquitter envers vous.

BRIDELLE, saluant.

Madame, j'espère bien...

HECTOR.

Vous viendrez à Paris, monsieur Duvernay?... *(Bridelle ne répond pas. Plus haut.)* Monsieur Duvernay !

GEORGES, faisant signe à Bridelle.

Duvernay !

BRIDELLE.

Ah ! pardon !... *(A part.)* Ce diable de nom me trompe toujours !... *(Haut, à Hector.)* Monsieur me faisait l'honneur de me dire ?...

HECTOR.

Je disais... vous viendrez à Paris ?...

BRIDELLE,

Oui, Monsieur, bientôt,

HORTENSE.

Nous devons inaugurer les fêtes de cet hiver, par un bal au profit des pauvres... nous comptons sur vous, Monsieur.

BRIDELLE,

Certainement, Madame.

* Bridelle, Hortense, Antoine, Georges, Hector.

** Bridelle, Antoine, Hortense, Georges, Hector.

HORTENSE.

Vous nous amènerez madame Duvernay ?...

DUVERNAY.

Oui, Madame, si... (*Georges lui fait signe que non.*) Oh! elle n'aime pas Paris...

GEORGES.

Non... elle n'aime pas Paris...

HECTOR.

Ah!... (*A part.*) Pauvre homme!HORTENSE, *bas à Georges.*Une provinciale!... il!... Monsieur!... (*Mouvement de Georges.*) Fi! vous dis-je... (*Haut et d'un ton ironique.*) Adieu, Némorin!

BRIDELLE.

Tiens! j'ai eu un clerc de ce nom-là!

HECTOR, *bas à Georges, en regardant Bridelle.*

Adieu, Georges... tu seras roi ici...

HORTENSE, *bas.*

Oui... dans le royaume des aveugles...

HECTOR, *avec emphase, saluant.*

Honneur au courage malheureux!...

HORTENSE, *avec un ton pénétré.*

Hélas! mort si jeune!

HECTOR, *de même.*

Sois tranquille, je me charge de tout... nous ferons bien les choses... un embaumement de première classe!...

ANTOINE, *à part, au fond.*

Ils sont très-gais!

HORTENSE, *faisant une grande révérence.*Ombre chérie!... nous ne vous oublierons pas... dans nos épigrammes! (*Rire général.*)ANTOINE, *à part.*

Ils sont très-gais!... très-gais!...

BRIDELLE, *offrant la main à Hortense.*

Madame, permettez-moi...

HORTENSE, *riant.*

Mais non, ça ne se fait plus!

HECTOR, *de même, passant près d'Hortense.**

Ça ne se fait plus!...

BRIDELLE, *avec sentiment.*

Oh! ça ne fait rien!...

* Antoine, Bridelle, Hortense, Hector, Georges.

ENSEMBLE.

AIR : *Adieu donc ma gentille.*

GEORGES, à part.
Un peu de patience ;
En ce jour ;
Car j'aurai ma vengeance
A mon tour.

BRIDELLE, à part.
Un peu de patience ;
Dans un jour,
J'aurai quitté, je pense,
Ce séjour.

HORTENSE ET HECTOR.

Guidé par l'espérance,
Dès ce jour,
Il quittera, je pense,
Ce séjour.

(*Hortense, Hector et Bridelle sortent par le fond, en riant avec éclats.*)

ANTOINE, riant aussi à part.

Ils sont très-gais!... (*Il les suit en remportant son plateau.*)

SCÈNE XIV.

GEORGES, seul.

Enfin! je suis seul. Ah! j'étouffe de colère et de dépit. Madame de Fayel! quels regards triomphants et dédaigneux! Elle semblait me défier encore! Elle croit, comme les autres, que je suis venu chercher dans cette solitude l'oubli de ses rigueurs; et, cet hiver, elle traversera les salons, la tête haute, en laissant tomber de ses lèvres quelques paroles de compassion pour l'infortuné qui se meurt de son amour! Et je servirai de jouet à ce monde insolent! Et je serai ridicule!

AIR : *Soldat français.*

Moi, ridicule! Oh! non, jamais! jamais!
On ne l'est plus au jour de la vengeance!
J'aurai mon tour, et, je vous le promets,
Vous paierez cher votre folle impudence!
Quand vous osez à ce point me braver
Moi, terrassé par votre éclat de rire,
Vous ignorez que pour me relever,
Que pour vous perdre et que pour me sauver,
Je n'ai besoin que d'un sourire,
J'obtiendrai d'elle ce sourire.

Oui! il faut qu'elle m'aime un jour... une heure, si bon lui semble. Mais, il le faut! je le veux!... (*Voyant Bridelle qui rentre par le fond.*) Ah! Bridelle!...

SCÈNE XV.

BRIDELLE, GEORGES, puis ANTOINE.

BRIDELLE.*

Ah! mon ami! quelle femme! quels yeux! quelle taille!...

* Georges, Bridelle.

Je suis ébloui, fasciné, transporté ! et je dois la revoir, comprends-tu, la revoir ! Aussi, demain...

GEORGES.

Demain, je pars avec toi !

BRIDELLE.

Hein ?

GEORGES.

Je vais à Paris,

BRIDELLE.

Pourquoi ?

GEORGES.

Pour mon procès... n'ai-je pas reçu des lettres de mon avoué !
(Il prend les lettres posées sur le bureau et les lui jette au nez.)
Tiens ! tiens ! tiens !

BRIDELLE.

Tu diras cela à ta femme, bon ! mais à moi !

GEORGES.

Eh bien ! à toi, je te dirai que j'accepte le défi que m'a jeté madame de Fayel...

BRIDELLE.

Mais, mon ami... voyons !... c'est insensé !... ah ! si tu étais libre, comme moi, à la bonne heure ! car je suis libre, moi ! mais non, qu'est-ce que je dis donc là ! je suis remarié maintenant ! Je ne suis plus Bridelle, je suis Duvernay !... que le diable t'emporte !...

GEORGES, regardant par la glace de la cheminée.

Tiens, vois !...

BRIDELLE, allant à la glace et regardant aussi.*

Eh bien ! elle monte en voiture, elle te regarde, après ? (On entend un grand éclat de rire, puis une voiture qui s'éloigne.)

GEORGES, avec fureur.

Mais tu ne l'entends donc pas ?...

BRIDELLE, riant et tombant sur un fauteuil.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! (Antoine entre par le fond.)

GEORGES, furieux et passant à droite.†

Oh ! je partirai !... et tu me suivras, Antoine.

ANTOINE.

Où donc, Monsieur ? (Musique à l'orchestre jusqu'à la fin de l'acte.)

GEORGES.

A Paris !... (Il sort par la porte à gauche.)

BRIDELLE, se levant.

Eh bien ! soit !... à Paris ! (Il suit Georges.)

ANTOINE, seul, avec joie.

A Paris !... quel bonheur !... j'ai lu dans un livre de voyages, que messieurs les domestiques n'y buvaient que du vin pur, et mangeaient le bœuf sans pain. Et puis, je ne mourrai pas sans avoir vu Montmartre ! A Paris !... ah ! je suis bien content.

* Bridelle, Georges.

** Bridelle, Antoine, Georges.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

CHEZ MADAME DE FAYEL A PARIS.

Un salon éclairé pour un bal; une grande porte au fond donnant sur le grand salon qui lui-même ouvre sur un autre salon plus petit. — Deux autres portes dans les angles de droite et de gauche. — Enfin, de chaque côté, une petite porte au premier plan. — Portières à toutes les portes, excepté aux deux petites. — Consoles; lustres; candelabres. — Sur le devant à gauche, un petit canapé. — Fautouils; ameublement très-riche. — Au lever du rideau, les invités remplissent le salon du fond. On entend la musique du bal. (Les hommes en habit noir, les dames en dominos.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, en livrée. INVITÉS, au fond. (Antoine porte un plateau chargé de verres de Champagne. Il entre par la porte de droite et boit un verre de Champagne.)

CHŒURS DES INVITÉS.

AIR; Une heureuse rencontre. (De la Symphonie.)

Le plaisir dans la vie
Est de chaque saison;
Accueillons la folie,
Bannissons la raison.

ANTOINE.

Je suis bien de leur avis. A votre santé, Messieurs. (Il boit le dernier verre de Champagne.)

SCÈNE II.

ANTOINE, HECTOR, INVITÉS, se promenant au fond.

HECTOR, entrant par le fond*.

Vous n'avez pas un verre de Champagne par ici? (Il s'assied à droite.)

ANTOINE.

Non, Monsieur, il ne m'en reste plus... C'est étonnant comme on boit, au bal! (Il remonte.)

HECTOR, rappelant Antoine.

Ah! dis-moi, Antoine, M. de Bussièrès est-il arrivé?

ANTOINE.

Je l'ignore, Monsieur; moi, je suis ici depuis deux heures seulement...

HECTOR.

Et pourquoi es-tu ici?

ANTOINE.

C'est madame la comtesse qui n'avait pas assez de domestiques... Alors, Monsieur m'a prié de vouloir bien me laisser

* Antoine, Hector.

prêter à Madame pour le service des rafraîchissements. Et puis, j'aime bien aller dans le monde, moi.

HECTOR, *en souriant.*

Ah!

ANTOINE.

Oui, Monsieur. — A propos... c'est peut-être indiscret ce que je vais vous demander là; mais ça ne fait rien... Savez-vous si ça durera encore longtemps comme ça?

HECTOR.

Quoi?

ANTOINE.

La flamme de M. de Bussières pour madame la comtesse..

HECTOR, *se levant.*

Et comment sais-tu cela, drôle?

ANTOINE.

Oh! Monsieur..... on ne jase que de cela dans les anti-chambres...

HECTOR.

Vraiment?

ANTOINE.

Oui, Monsieur... et je ne vous cacherai pas que sa conduite m'afflige beaucoup.

HECTOR.

Vous êtes un impertinent, maître Antoine... et si je répétais à Georges ce que vous venez de me dire...

ANTOINE.

Oh! c'est inutile, Monsieur, je dirais que ce n'est pas moi...

HECTOR.

Platt-il?

ANTOINE.

Je serais fâché de démentir Monsieur, mais Monsieur me placerait dans le cas de légitime défense! Dame! il ne faut pas croire comme ça, parce qu'on est domestique... — Ah! mais non!.. Ah! mais non! (*Il sort par la petite porte à gauche. Air de danse à l'orchestre.*)

SCÈNE III.

HECTOR, puis LUCIEN.

HECTOR, *seul.*

Parbleu, voilà un amusant coquin!.. Il a raison, le drôle!.. l'amour de de Bussières pour madame de Fayel est public..... et, jusqu'aux laquais, il n'est personne qui n'en parle..... Ce qu'il y a de pire, c'est que la comtesse ne semble pas éloignée d'y répondre... Quoi! il faudra donc m'incliner devant le triomphe de Georges? Je ne trouverai pas un moyen? (*Entre par le fond Lucien.*) Qui vient là? Ah! ah! M. Lucien Merey! (*Il va à lui et lui tend la main.*)

LUCIEN *.

Bonjour, monsieur d'Aumont!..

HECTOR, s'approchant.

Qu'avez-vous donc, mon pauvre ami?

LUCIEN.

Moi? rien! (*Il va s'asseoir sur le canapé.*)

HECTOR.

Vous avez l'air rêveur et triste, comme un amoureux de première année.

LUCIEN, soupirant.

Ah!..

HECTOR.

Et vous soupirez, par-dessus le marché? Est-ce que par hasard j'aurais deviné juste? Point de réponse? Adjugé! — Mais, j'y pense? Parbleu! ce serait curieux!.. cela compléterait notre steaple chase!.. Ne serait-ce point la comtesse que vous aimez?..

LUCIEN, se levant.

La comtesse?.. Non, Monsieur. — Celle que j'aime est un ange!

HECTOR.

C'est poli pour madame de Fayel, ce que vous dites là!.. Et, sans indiscretion, est-elle ici?.. elle!..

LUCIEN.

Hélas! non, Monsieur; mais elle est là!.. (*Il se frappe la poitrine.*)

HECTOR.

Où donc?

LUCIEN.

Là!

HECTOR, riant.

Ah! oui, dans votre cœur!.. Mais, pardon; vous n'avez pas vu madame de Fayel? (*Fin de la musique.*)

LUCIEN, remontant et passant à droite.

Je viens de l'apercevoir, errant à travers les salons, comme une âme en peine.

HECTOR *.

Oui... je sais... M. de Bussières n'est pas encore arrivé.

LUCIEN.

Vous croyez donc que c'est lui qu'elle cherche?

HECTOR.

Parbleu! il l'a ensorcelée!

LUCIEN.

Il est donc bien habile?

* Lucien, Hector.

** Hector, Lucien.

HECTOR.

Lui! mais c'est le diable en personne.

AIR : *De Marianne.*

Il a d'abord fixé la mode
 Qui flottait depuis quelques mois,
 Ses arrêts sont pour nous un code,
 Et ses caprices sont des lois.

Par son adresse,
 Par sa vitesse,

Il a vaincu nos jockeys aujourd'hui,
 Dans nos orgies,
 Par ses folies

Il a laissé les plus fous loin de lui ;
 Et renaissant d'une défaite
 Qui d'un autre eut marqué la fin,
 Je crois qu'il a fait battre enfin
 Le cœur d'une coquette !

LUCIEN.

Et vous n'êtes pas furieux ?

HECTOR.

Pardonnez-moi, je suis furieux ; mais je n'abandonne pas
 sitôt la partie !.. je combattrai, morbleu !.. je combattrai !..

LUCIEN.

Ah! si j'avais un rival !..

HECTOR.

Eh bien !

LUCIEN.

Je le tuerais, Monsieur.

HECTOR.

Diable !

LUCIEN.

Malheureusement, celle que j'aime n'a qu'un tuteur, qui est
 son frère ; et je ne puis décemment pas le tuer, n'est-il pas
 vrai ?

HECTOR.

Dame! non !

LUCIEN.

C'est ce qui me désole, Monsieur.

HECTOR, regardant à droite.

Chui !.. j'aperçois la comtesse ! (*Ain de Rodoua à l'orchestre.*)

LUCIEN,

Allons! bonne chance ! (*Il remonte.*)

HECTOR, remontant avec lui.

Où allez-vous ?

LUCIEN, d'un ton lugubre.

Je vais danser. (*Il sort par le fond. Pendant cette scène, les in-
 vités, qui se promenaient au fond, ont peu à peu disparu.*)

SCÈNE IV.

HECTOR, puis HORTENSE.

HECTOR *seul, regardant sortir Lucien. — Riant.*

Ah ! ah ! ah ! je vais danser !.. Pauvre jeune homme !.. on dirait plutôt qu'il va se faire pendre !.. (*La comtesse entre par la porte de l'angle à droite, son masque à la main.*) Mais, voici notre infidèle... attention !.. (*Il reste à l'écart. — Hortense descend lentement le théâtre, sans apercevoir Hector. Elle a un domino de satin blanc par-dessus une toilette de bal.*)

HORTENSE, à elle-même*.

Il ne vient pas !

HECTOR, s'avançant.

Madame.....

HORTENSE.

Ah ! monsieur d'Aumont !.. N'avez-vous pas vu ?

HECTOR.

M. de Bussièrès ?.. Non, Madame.

HORTENSE, passant à gauche*.

Qui vous parle de M. de Bussièrès ? Madame de Lussan est-elle venue ?

HECTOR.

Je ne l'ai pas vue... Hier, on prenait le thé chez elle ; et, entre deux médisances, elle a demandé, pour ce soir, son bras à M. de Bussièrès.

HORTENSE.

Ah ! on médit donc toujours chez madame de Lussan ?

HECTOR.

Toujours !

HORTENSE.

A-t-on parlé de moi ?

HECTOR.

Oui, Madame.

HORTENSE.

En quels termes ?

HECTOR.

En termes très-flatteurs... pour M. de Bussièrès.

HORTENSE.

Et que disait-on de M. de Bussièrès ?

HECTOR.

Des choses très-désagréables... pour M. Duvernay...

HORTENSE.

Et de M. Duvernay ?

HECTOR.

Des choses très-compromettantes... pour sa femme.

HORTENSE.

Et de sa femme ?

* Hector, Hortense.

** Hortense, Hector.

HECTOR.

Des choses très-avantageuses... pour M. de Bussières.

HORTENSE.

Est-ce un logogriphe que vous me donnez à deviner ?

HECTOR.

Un logogriphe ?.. pas le moins du monde ! Avez-vous donc oublié, Madame, ce qui se passa au château du bon M. Duvernay, lors de notre visite ?.. Cette histoire de portrait ?.. son trouble ?.. Et puis, il était là comme chez lui... (*Fin de la musique.*)

HORTENSE, à elle-même.

Oui, oui, c'est pour lui qu'elle est venue !..

HECTOR, qui a entendu.

Hein ?.. Madame Duvernay est à Paris ?

HORTENSE.

Elle est dans ce bal.

HECTOR.

Vraiment ? Ah ! mais, voilà qui devient intéressant !

HORTENSE.

Il y a quelques jours, en ma qualité de dame patronesse, je me présentai chez madame de Luzy, qui, vous le savez, occupe la seconde partie de mon hôtel, celle qui donne sur les Champs-Élysées. — Je vis, près d'elle, deux jeunes femmes ; deux provinciales de ses amies, me dit-elle, à qui elle avait donné l'hospitalité pour quelques jours ; et, tout d'abord, je crus trouver, dans les traits de l'une d'elles, une grande ressemblance...

HECTOR.

Avec le portrait en question ?

HORTENSE.

Oui !.. et ce n'était pas une erreur ; car, en parcourant la liste des souscripteurs, celle-ci ne put retenir un mouvement de joie, et signa sur-le-champ.

HECTOR, souriant.

Elle avait aperçu la signature de son mari.

HORTENSE.

Ou celle...

HECTOR.

De son amant !

HORTENSE.

C'est plus vraisemblable.

HECTOR.*

Parbleu !.. (*Hortense remonte et passe à droite.*) Ah ! madame Duvernay est ici !.. (*A part.*) Bien !..

HORTENSE, redescendant.

C'est elle que je cherche.

HECTOR.

Et comment la reconnaîtrez-vous, masquée, travestie ?

* Hector, Hortense.

HORTENSE.

Madame de Luzi m'a demandé ma couturière, et celle-ci m'a tout détaillé... — Les deux jeunes femmes doivent avoir des dominos bleus ; madame Duvernay porte un camélia à la ceinture ; son amie, un nœud de satin blanc sur l'épaule.

HECTOR, à part.

Notons ceci.

HORTENSE, à elle-même.

Oh ! je verrai bien si Georges aime cette femme !

HECTOR, voyant Bridelle qui sort du troisième salon, en donnant le bras à deux dominos. — Il a un faux nez.

Prenez garde !... voici monsieur Duvernay ! (*Hortense remet son masque.*) L'excellent homme !... comme il a bien l'air... de ce qu'il est !... il est superbe !... (*Les deux dominos quittent Bridelle, qui descend en scène. — Hortense s'est assise à droite.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, BRIDELLE.

BRIDELLE, à lui-même, en entrant par le fond.*

Quel coup d'œil ! quel mouvement ! quelle musique !... c'est enivrant !... Tiens ! monsieur d'Aumont !... je vais l'intriguer... (*Haut et contrefaisant sa voix.*) Bonjour monsieur d'Aumont ! (*Fin de la musique.*)

HECTOR.

Comme vous voilà rayonnant, monsieur Duvernay !

BRIDELLE, à part.

Il ne me reconnaît pas !... Ah ! si... tiens... c'est juste !... je ne suis plus Bridelle !... diable de nom, va !... (*Il ôte son faux nez.*)

HECTOR.

Vous portez sur la figure une jubilation...

BRIDELLE

J'en conviens ; je m'amuse beaucoup !... Je suis partout à la fois, à la danse, au whist, où j'ai un représentant... je perds mon argent avec bonheur et mon cœur avec délices ! (*Hector et Hortense rient.*) Vous riez ?.. vous me trouvez bien jeune, n'est-ce pas ? mais à mon âge vous serez aussi jeune que moi... à vingt-cinq ans, on ne croit plus à rien ; mais à cinquante, on croit à tout ! à vingt-cinq ans on dépouille les femmes des vertus qu'elles ont ; à cinquante, au contraire, on les pare de celles qu'elles n'ont pas ! (*Fredonnant un vieil air de vaudeville.*)

A vingt-cinq ans, on les adore,

Mais on les aime à cinquante ans...

Moi, je les aime à cinquante ans !

(*Imitant l'orchestre.*)

Tra la deri déra ! boum ! (*A Hortense qui rit ainsi qu'Hector.*) ceci est à votre adresse, beau masque ! faites-en votre profit !

* Hector, Bridelle, Hortense.

HECTOR, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

HORTENSE, *de même.*

Ah ! ah ! ah !

BRIDELLE.

Quoi donc ?

HORTENSE, *se levant.*

Vous êtes un mauvais sujet, monsieur Duvernay !..

BRIDELLE, *avec des airs penchés.*

Eh ! bien, oui... Eh ! bien, oui. (*Avec force.*) Eh bien ! oui !..

AIR : *Du puits d'amour.*

Si la fortune me seconde,
Rien n'arrêtera mon élan ;
Je veux être dans le beau monde
Un Lovelace, un don Juan.
Je veux être...

HECTOR.

Pour vous je tremble ;
Mon cher, vous pourriez, sans cela,
Être satisfait ce me semble.... } (*bis.*)
De ce que vous êtes déjà !

(*Hortense et Hector sortent en riant, par le fond.*)

SCÈNE VI.

BRIDELLE, puis CÉCILE et ensuite LUCIEN.

BRIDELLE, *seul.*

Être satisfait, ce leur semble, de ce que je suis déjà?... Oh ! poison de flatterie ! je sens que je le bois sans répugnance. (*Cécile, en domino bleu et masquée, entre par la porte de l'angle à droite, s'approche de lui, et lui touche le bras. Bridelle se retourne vivement.*) Hein?... Tiens ! un domino bleu !..

CÉCILE, *elle a un nœud de satin blanc sur l'épaule gauche.*

Pardon, Monsieur, un mot ?

BRIDELLE.

Mille !

CÉCILE.

Monsieur Duvernay viendra-t-il ?

BRIDELLE.

Duvernay?... il est arrivé !

CÉCILE.

Vous en êtes sûr ?

BRIDELLE.

Parbleu ! puisque c'est moi !

CÉCILE.

Vous, monsieur Bridelle ?

* Bridelle, Cécile.

BRIDELLE.

Ah! enfin! en voilà uno qui me connaît! Eh! bien! ma foi! je n'en suis pas fâché!

LUCIEN, *entrant par la porte de l'angle à droite et regardant Cécile, à part**.

C'est étrange!... il me semble avoir reconnu sous ce domino.....

BRIDELLE, *à Cécile.*

Mais vous ne savez donc pas que Georges m'a astublé de son nom.... pour...

CÉCILE.

Pourquoi?

LUCIEN, *s'avancant un peu.*

Mais non... ce n'est pas une erreur... cette voix!

CÉCILE, *se retournant et poussant un cri.*

Monsieur Lucien!... Ah!... (*Elle chancelle.*)

BRIDELLE, *la soutenant ainsi que Lucien.*

Allons, bon! elle se trouve mal! (*Ils la font asseoir à droite.*)

LUCIEN, *à Bridelle.*

Vite! un verre d'eau!...

BRIDELLE.

C'est ça, vite un verre d'eau!

LUCIEN.

Allez donc, Monsieur! qu'est-ce que vous faites là?

BRIDELLE**.

C'est juste! (*A part.*) Que le diable emporte ce monsieur!... cela commençait si bien!

LUCIEN, *passant entre Cécile et lui.*

Mais, allez donc!

BRIDELLE.

J'y vais, Monsieur! j'y vais!... (*Il sort en courant par la porte de l'angle à gauche.*)

SCÈNE VII.

LUCIEN, CÉCILE.

LUCIEN***.

Cécile?... c'est bien vous, n'est-ce pas!...

CÉCILE, *se démasquant.*

Monsieur Lucien!...

LUCIEN.

Chère Cécile!...

CÉCILE, *se levant.*

Vous ne m'avez donc pas oubliée? (*Musique. — Air de valse.*)

* Bridelle, Cécile, Lucien.

** Bridelle, Lucien, Cécile,

*** Lucien, Cécile.

LUCIEN.

Vous oublier?... moi!... est-ce que c'est possible!... Mais comment êtes-vous ici?... qui vous y a amenée?... où est votre frère?...

CÉCILE.

Je vous expliquerai tout cela... mais, d'abord....

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LÉONIE, masquée. — Elle a un domino bleu pareil à celui de Cécile et porte un camélia à sa ceinture.

LÉONIE, venant du fond et voyant Cécile.*

Ah! la voici! (Elle descend en scène.)

CÉCILE.

Ma sœur! (Elle s'éloigne de Lucien.)

LÉONIE, à Cécile.

Eh bien! as-tu vu Georges?

CÉCILE.

Pas encore.

LÉONIE.

Et tu ne le cherches pas?

CÉCILE.

Mais... si...

LÉONIE.

En causant avec... (Regardant Lucien.) Ah! mais.. je crois reconnaître... monsieur Lucien! (Elle se démasque.)

LUCIEN.

Madame Duvernay!

LÉONIE.

Une amie à vous, monsieur Lucien, une amie dévouée....

LUCIEN, lui baisant la main.

Madame, tant de bonté...

LÉONIE.

Et qui va, sur-le-champ, vous donner une preuve de son amitié et de sa confiance, en vous demandant... (avec un sourire) un grand service.

LUCIEN.

Parlez Madame; et, quoi que vous ordonnez...

LÉONIE, faisant passer Cécile près de Lucien.

Je vous ordonne de donner le bras à Cécile, pour l'aider à chercher quelqu'un dans le bal; allez; je vous rejoins tout à l'heure! (Cécile remet son masque et sort au bras de Lucien par le fond.)

SCÈNE IX.

LÉONIE, puis BRIDELLE et ANTOINE.

LÉONIE, seule.

J'avais besoin d'être seule!... Ah! quelle mortelle inquié-

* Lucien, Léonie, Cécile.

** Lucien, Cécile, Léonie.

tude j'ai dans le cœur ! Georges m'a-t-il donc oubliée !... et pour qui ? pour cette madame de Fayel, sans doute ! Ah ! je le saurai dès ce soir !... *(Elles'assied à la place que vient de quitter Cécile.)*

BRIDELLE, *entre en disputant à Antoine un verre d'eau sucrée. — Ils arrivent par la porte de l'angle, à gauche.*

Puisque je vous dis que c'est pour une dame !*

LÉONIE.

Quelqu'un ! *(Elle remet son masque.)*

ANTOINE.

Mais, Monsieur...

BRIDELLE.

Qui se trouve mal !

ANTOINE.

Oui, Monsieur, mais voyez-vous, c'est que j'ai la consigne de ne rien donner aux hommes, à cause de leur voracité... *(Fin de la musique.)*

BRIDELLE, *prenant le verre.*

Animal !

ANTOINE.

Enfin, Monsieur, puisque vous l'avez... prenez-le ! mais c'est parce que je vous connais !

BRIDELLE.

C'est heureux !

ANTOINE, *remontant vers la droite.***

Mais oui ! *(A part.)* S'il croit comme ça parce qu'il a pris le nom de mon maître... Ah ! mais non ! ah ! mais non !... *(Il sort par la porte de l'angle, à droite.)*

BRIDELLE.*

Quel butor ! Enfin ! je l'ai, mon verre d'eau ; où est-il, le domino bleu ? *(Apercevant Léonie.)* Ah ! Madame. *(Il s'approche d'elle.)*

LÉONIE à part.

Monsieur Bridelle !

BRIDELLE.

Voilà le verre d'eau ! vite ! buvez !... ça vous remettra !

LÉONIE.

Vous dites ?

BRIDELLE.

Je dis : Ça vous remettra !

LÉONIE, *se levant.*

Mais je n'ai pas besoin de me remettre, Monsieur.

BRIDELLE.

Comment ? ce n'est donc pas vous qui.. là, tout à l'heure... avec ce monsieur ?...

* Antoine, Bridelle, Léonie.

** Bridelle, Antoine, Léonie.

*** Bridelle, Léonie.

LÉONIE, *passant à gauche.*

Non, Monsieur, ce n'est pas moi...

BRIDELLE.*

Ah! bah!

LÉONIE, *à part.*

Au fait, il pourra peut-être me servir...

BRIDELLE.

Ah ça, mais... il s'est donc envolé l'autre domino?... ma foi, tant pis! (*Il boit.*)ANTOINE, *reparaissant par la porte de l'angle, à droite**.*

Là! j'en étais sûr!...

BRIDELLE.

Plait-il?

ANTOINE.

Ils sont tous les mêmes.

BRIDELLE.

Quoi?

ANTOINE, *lui reprenant le verre.*Vous êtes tous les mêmes!... (*Il sort par la porte de l'angle à gauche.*)BRIDELLE, *stupéfait.*

Mais quoi?... quoi?...

SCÈNE X.

BRIDELLE, LÉONIE, HECTOR.

HECTOR, *arrivant par la porte de l'angle à droite, et voyant Hortense; à part.****

Un camélia!... c'est madame Duvernay!...

LÉONIE, *à Bridelle.*

Dites-moi, Monsieur...

BRIDELLE.

Madame...

HECTOR, *à part.*Avec son mari! et il ne l'a pas reconnue?... (*Il remonte vers la gauche.*)LÉONIE, *à Bridelle.*

Savez-vous si monsieur Georges...

HECTOR, *descendant.*****

Il vient d'arriver, Madame!

BRIDELLE, *reculant.*

Hein? monsieur d'Aumont!

HECTOR, *bas à Léonie.*

Et c'est à son sujet que j'ai deux mots à vous dire.

* Léonie, Bridelle.

** Léonie, Bridelle, Antoine.

*** Léonie, Bridelle, Hector.

**** Hector, Léonie, Bridelle.

LÉONIE.

Ah !

HECTOR, à *Bridelle*.

Pardón, cher ami...

BRIDELLE.

Qu'y a-t-il ?

HECTOR.

Est-ce que vous n'avez pas un représentant au whist ?

BRIDELLE.

Oui.

HECTOR.

Eh bien ! il vous fait perdre cent louis à l'heure qu'il est !

BRIDELLE, *effrayé*.

Allons donc !

HECTOR.

Et il y met un feu !...

BRIDELLE.

Diable ! diable !

HECTOR.

Courez vite !... il n'y a pas de temps à perdre !

BRIDELLE.

Merci ! cher ami ! merci !... *(Il sort en courant par la porte de l'angle à droite.)*HECTOR, à part, *suivant Bridelle jusqu'à la porte.*

Quel excellent mari !...

SCÈNE XI.

HECTOR, LÉONIE.

LÉONIE*.

Eh bien ! Monsieur ?

HECTOR, *revenant à elle*.

Eh bien ! Madame ! je commencerai à la manière antique, en me nommant !... Hector d'Augmont, ami de monsieur de Bussières.

LÉONIE.

Monsieur de Bussières ?

HECTOR.

N'est-ce pas à lui que vous désiriez parler ?

LÉONIE.

Je ne connais personne qui porte ce nom, Monsieur.
HECTOR, *lui désignant Georges qui sort du troisième salon avec madame de Fayel, à laquelle il donne le bras.*

Et comment donc se nomme ce mortel radieux au bras de qui madame de Fayel est si tendrement appuyée ?...

LÉONIE.

Georges ! *(Georges et madame de Fayel disparaissent dans le deuxième salon, à droite.)*

* Léonie, Hector.

HECTOR.

Vous voyez bien que vous le connaissez, Madame.

LÉONIE.

Que dites-vous?... il s'appelle monsieur de Bussières?

HECTOR.

Toute feinte est inutile, vous dis-je!... je sais tout!

LÉONIE.

Tout?... mais quoi, Monsieur?

HECTOR, regardant autour de lui.

Soyez sans crainte!... votre mari est au whist.

LÉONIE.

Mon mari! et qui donc, Monsieur?

HECTOR.

Eh bien!... mais ce beau cavalier, qu'à l'instant même je viens de trouver là près de vous...

LÉONIE.

On vous a dit que cet homme était mon mari?

HECTOR.

Voyons... êtes-vous madame Duvernay, oui ou non?

LÉONIE, se démasquant.

Oui, Monsieur, mais...

HECTOR.

Alors, Madame, je vous le répète, il y a ici un homme que vous fuyez, c'est monsieur Duvernay votre mari : et un autre que vous cherchez... c'est monsieur Georges de Bussières, votre...

LÉONIE.

Eh bien ?

HECTOR, discrètement.

Votre... ami!

LÉONIE.

Ah! je crains de vous comprendre, Monsieur... mais alors, monsieur Georges, monsieur de Bussières a donc laissé croire que j'étais sa maîtresse?... répondez!...

HECTOR.

Pas précisément, Madame, mais...

LÉONIE.

C'est bien!... (Elle fait un pas pour s'éloigner.)

HECTOR.

Que voulez-vous faire ?

LÉONIE, s'arrêtant.

Je veux... (A part.) Mais non!... si je le force à rougir devant moi, devant cette femme, Georges me haïra!... mon Dieu! (Elle tombe sur le canapé.)

HECTOR, allant à elle.

De grâce, Madame, remettez-vous, et daignez m'entendre!

LÉONIE.

Ah! tenez, Monsieur, il se passe ici des choses que je ne comprends pas, et qui me rendront folle!... que voulez-vous de

moi?... Qu'espérez-vous du trouble où vous m'avez jetée? dites!... voyons! parlez! répondez!...

HECTOR.

Madame, c'est un traité d'alliance que je viens vous proposer.

LÉONIE.

Expliquez-vous, Monsieur.

HECTOR.

Vous aimez monsieur de Bussières, n'est-ce pas?... Eh bien! moi, j'aime madame de Fayel, qu'un rival me dispute et va m'enlever peut-être.

LÉONIE, se levant.

Mais êtes-vous bien sûr que Georges...

HECTOR.

Oui, Madame.

LÉONIE.

Eh bien! que voulez-vous faire?...

HECTOR.

Je veux que, dans dix minutes, Georges soit à vos pieds; et que, dans son dépit de se voir abandonnée, la comtesse me reçoive aux siens!

LÉONIE.

Comment?

HECTOR.

Une seule ligne suffit! « Chez moi, dans une heure je vous attends! »

LÉONIE.

Que j'écrive cela à monsieur de Bussières!

HECTOR.

Oui, Madame. Je lui remets moi-même ce billet: ne fût-ce que pour se justifier, il court près de vous; et moi, pendant ce temps, je regagne auprès de la comtesse le terrain que j'ai perdu!

LÉONIE.

Hélas! Monsieur, croyez-vous donc qu'il suffira d'un mot pour le ramener?

HECTOR.

En vous voyant, Madame, il ne m'est pas permis d'en douter... (On entend la voix de Georges au dehors.) Mais on vient! c'est Georges! (Léonie remet son masque.) Vite... prenez ces tablettes et entrez ici. (Il désigne la droite.) Ces deux mots et je répons de tout! (Léonie sort vivement par la porte de l'angle, à droite. Seul.) Morbleu!... c'est qu'elle est plus jolie que la comtesse, au moins!

SCÈNE XII.

HECTOR, GEORGES, BRIDELLE, DEUX JEUNES GENS; puis LÉONIE, et à la fin ANTOINE et QUELQUES INVITÉS. (Georges arrive au fond, nonchalamment appuyé sur le bras de Bridelle).

GEORGES, *parlant aux jeunes gens dans le second salon.* *

Oui, Messieurs, nous reprendrons, cet été, la catèche à la d'Aumont... (*montrant Hector*) pour flatter Hector. (*Ils entrent en scène. A Bridelle.*) De sorte que tu as regagné tes cent louis?

BRIDELLE.

Oui, mon ami; et, ma foi, je n'en suis pas fâché... parce que, vois-tu, cent louis...

GEORGES.

Ça fait... deux mille francs.

BRIDELLE.

Voilà!

GEORGES, *allant s'asseoir sur le canapé.*

Ah! je suis fatigué...

BRIDELLE. **

Parbleu! jé le crois bien!... on le scrait à moins!... deux heures de triomphe, ça échauffe!

GEORGES.

Flatteur!....

HECTOR.

Là fait est que, depuis deux heures, on ne s'occupe que de toi, on n'a ri que par toi, soupiré que pour toi...

GEORGES.

Bien vrai?... (*Bridelle remonte vers la gauche, cause un instant avec les jeunes gens, et redescend près du canapé, à la droite de Georges.*)

HECTOR.

Bien vrai! aussi, je renonce à la comtesse.

GEORGES. ***

Eh bien! franchement! je crois que tu as raison; car elle vient de laisser échapper de ses blanches mains certain petit billet, dont je n'ai pas trop lieu d'être mécontent.

HECTOR.

Un rendez-vous?

GEORGES.

Quelque chose comme cela!

HECTOR, *à part.*

Diable!

BRIDELLE, *bas à Georges près de qui il se trouve.*

Quoi! tu iras!

GEORGES, *bas.*

Parbleu!

* Hector, Georges, Bridelle.

** Georges, Hector, Bridelle.

*** Bridelle, Georges, Hector.

BRIDELLE, *bas*,
Comment! tu veux?...

GEORGES, *bas*.
La punir, voilà tout! je pars demain!

BRIDELLE, *bas*.
Fat!

GEORGES.
Ainsi, tu ne m'en veux pas, mon pauvre Hector?
LÉONIE, *entrant par la porte de l'angle, à droite, et s'arrêtant à la vue de Georges. A part.**

Georges!...

HECTOR, *apercevant Léonie masquée au fond de la scène*.
Pardon!... *(Il s'approche de Léonie qui lui remet un billet en indiquant Georges du doigt, et disparaît par la même porte.)*

GEORGES.
Qu'est-ce qu'il fait là? ah! ah!... *(En riant, à Hector qui redescend la scène.)* Allons! je vois que tu te consoles vite!...

HECTOR.**
Comment!

GEORGES, *se levant et allant à lui*.
Mes compliments, d'ailleurs!... ton domino a la main fine, la taille souple et le pied mignon!... *(Les jeunes gens redescendent et se tiennent au deuxième plan.)*

HECTOR.
Mais...

GEORGES.
Eh bien! quoi? ne vas-tu pas nous faire croire que c'est un billet de garde, que tu as reçu là?

HECTOR.
Non, sans doute, mais...

GEORGES.
Mais c'est un billet doux, parbleu!.. et je suppose qu'il n'est pas pour moi!

BRIDELLE.
Il est peut-être pour moi?... oh! non!...

HECTOR, *à part*.
Ah! ma foi! l'idée est meilleure... et, puisque c'est lui qui me la donne... *(Haut)* Eh bien! oui, c'est un billet doux!

GEORGES.
A la bonne heure!... et qu'est-ce qu'il chante ce billet?...

HECTOR, *ouvrant le billet et lisant*.
« Chez moi, dans une heure... je vous attends!... » *(Sur un mouvement de Georges, qui veut regarder, il cache le billet.)*

BRIDELLE.
Vraiment!...

GEORGES.
Diable! voilà peu de mots qui signifient beaucoup de choses!

* Bridelle, Georges, Hector, Léonie..

** Bridelle, Georges, Hector.

Allons ! bravo ! bravo ! notre ami ; l'affaire est bien engagée, et j'espère que tu vas nous mener ça rondement.

HECTOR.

Sans doute... mais....

GEORGES.

Quoi donc ?

HECTOR.

Je t'avoue que j'ai encore des scrupules.

GEORGES.

Des scrupules!... oh!... Messieurs!... qu'est-ce que c'est que ça ? (*Tous rient.*)

HECTOR.

Dame ! une femme mariée !...

GEORGES.

Eh bien ! raison de plus !... amour facile !... plaisir sans chaîne !...

HECTOR.

Ainsi à ma place ?...

GEORGES.

Je n'hésiterais pas !

HECTOR.

Et si cette femme était la maîtresse d'un ami ! une maîtresse à toi, par exemple ?

GEORGES, étonné.

Une maîtresse à moi !... qu'importe ! il faut que tout le monde vive !... je te prends la tienne, tu me prends la mienne : c'est de bonne guerre !

BRIDELLE, riant.

Et c'est le mari qui paiera les pots cassés ! ah ! ah !... (*Tous rient. Georges remonte avec les jeunes gens.*)

HECTOR, à Bridelle.*

Ça vous fait rire, vous, ça ?

BRIDELLE.

Ma foi, oui !

HECTOR.

Votre foi, oui ? eh bien ! vous êtes un brave homme ! (*Il lui serre la main avec énergie. Bridelle remonte et passe près de Georges.*)

GEORGES, redescendant.**

Pour moi, je te donne carte blanche ! (*Il va s'asseoir sur un fauteuil à droite. Les jeunes gens restent derrière lui.*)

HECTOR.***

Merci !... (*A part.*) Allons ! me voilà deux cordes à mon arc, maintenant !... c'est bien le diable si elles viennent à casser toutes les deux !...

* Bridelle, Hector, Georges.

** Hector, Georges, Bridelle.

*** Hector, Bridelle, Georges.

ANTOINE, *entrant par la porte de l'angle gauche, avec un plateau qu'il élève très-haut au-dessus de sa tête, et vers lequel quelques invités qui l'entourent tendent vivement la main.*

Pardou, Monsieur !... pardon !... pardon ! *(Il disparaît par le fond, toujours avec son plateau en l'air. Les invités le suivent.)*

SCÈNE XIII.

HECTOR, LUCIEN, GEORGES, BRIDELLE, LES DEUX JEUNES GENS.

HECTOR, *à Lucien, qui entre par la porte de l'angle à droite.**

Ah ! ah ! vous voilà, mon jeune ami ! Eh bien ? *(d'un ton lugubre)* vous avez dansé ?

LUCIEN, *sur le même ton.*

Oui !

HECTOR, *riant.*

Et cela ne vous a pas déridé ?

LUCIEN, *à mi-voix.*

Non... je l'ai retrouvée, Monsieur !

HECTOR.

Qui ?

LUCIEN

Celle que j'aime !

HECTOR.

Ah ! très-bien !...

LUCIEN.

Mais non ! car moins que jamais, il ne veut entendre parler de moi !

HECTOR.

Qui ?

LUCIEN, *bas.*

Le tuteur ! monsieur Duvernay !

HECTOR, *montrant Bridelle qui cause avec Georges, bas.*

Ah bah ! ce gros homme qui est là ?...

LUCIEN, *bas.*

Comment ?

HECTOR, *bas.*

Vous ne connaissez donc pas ? Le voilà !... c'est lui !

LUCIEN, *bas.*

Lui ?... mais je croyais... il est affreux, savez-vous ? *(Tout ce dialogue a été dit à demi-voix et sans être entendu des autres personnages.)*

BRIDELLE, *à part, voyant Lucien.*

Tiens !... il me regarde avec intérêt, ce jeune homme ! *(Il le salue. Lucien lui rend son salut.)*

HECTOR, *haut.*

Allons ! allons ! ce n'est pas ici le lieu des figures sombres et pensives ! imitez-nous, morbleu ! ou plutôt imitez Georges ! *(Georges se retourne.)* Il ne doute de rien ! lui ! prenez-le pour modèle et guidez-vous sur son étoile !

* Hector, Lucien, Bridelle, Georges.

GEORGES.

Monsieur douterait-il de la sienne ?

LUCIEN.

Oui, Monsieur, tout à fait !

GEORGES.

Mais vous avez tort, pardieu ! que vous manque-t-il ? de la fortune, sans doute ?

LUCIEN.

Justement !

GEORGES.

C'est fâcheux !... mais à votre âge, tout avenir est brillant, toute ambition permise !... *(Se levant et passant près de Lucien.)* Que vous faut-il pour arriver ? des amis puissants qui vous poussent ? j'en ai... nous en avons... et, si vous le désirez... *(Hector s'assied sur le canapé.)*

LUCIEN.

Mille grâces, Monsieur, j'ai déjà vu le monde de trop près et je n'ai plus le courage de lui tendre la main ! *(Les jeunes gens se sont rapprochés.)*

GEORGES, voyant qu'on l'écoute.

Allons donc ! Monsieur, n'imites pas ces tristes misanthropes, drapés dans des vertus et... des habits passés de mode ; et, fièrement campés sur la hanche, en dehors de l'humanité ! acceptez notre bonne société, telle qu'elle est !... ne lui demandez pas plus qu'elle ne peut donner ; en un mot, ne lui demandez ni un amour vrai, ni une amitié sincère ; et hurlez avec les loups !

BRIDELLE.

C'est évident ! hurlons... avec les loups !...

LUCIEN.

Quoi ! Monsieur ?...

GEORGES, s'animant.

Retenez votre cœur à deux mains ! Faites-vous un masque.. Et, puisque les hommes comptent pour des vices toutes les vertus qu'ils n'ont pas... vertu, noblesse, amour ! Etouffez-moi tout cela !

LUCIEN.

L'amour, dites-vous ?

GEORGES.

Seriez-vous donc sincèrement amoureux ? *(Mouvement des autres personnages.)* Hélas !... mon jeune ami, en amour, surtout, soyez positif, terrestre ! marchez hardiment à votre but, ou c'est fait de vous ! ne vous arrêtez pas à de vains obstacles ; ne demandez rien, on vous refuserait ! Prenez, prenez toujours, en vrai for ! an que vous êtes ! on pardonne aux audacieux ! et l'on rit de l'ami timide, avec l'ami qui a osé !

TOUS.

Bravo ! bravo !

* Hector, Lucien, Georges, Bridelle.

BRIDELLE.

Il parle comme un livre... (*Bas à un des jeunes gens.*) Pourtant, je n'en prescrirais pas la lecture à ma fille.

LE JEUNE HOMME, riant.

C'est un mot!...

LUCIEN.

Mais si les obstacles qui me séparent de la femme que j'aime ne viennent pas d'elle; si ce sont les préjugés, l'avarice, le calcul étroit d'un tuteur; répondez, Monsieur, que faut-il faire?

GEORGES.

Rien de plus simple! il faut arriver à tout prix jusqu'à la belle opprimée, vous jeter à ses pieds, être éloquent, persuasif, entraînant, l'enivrer de vos paroles, la fasciner de vos regards!.. et venir ensuite demander au tuteur obstiné, un consentement qu'il sera trop heureux d'accorder!.. ça se fait toujours comme ça!....

BRIDELLE.

Ma foi, je l'aurais dit moi-même! (*Hector se lève.*)

LUCIEN.

Pourtant, Monsieur...

GEORGES.

Vous hésitez?

BRIDELLE.

Il hésite!...

LUCIEN.

Eh bien! non!... je suivrai vos conseils: ceux de Monsieur. (*Il désigne Bridelle qui se rengorge.*) Et, puisque le bonheur ne vient pas vers moi...

GEORGES.

Allez vers lui!

AIR: *De Lucie. (Soleil, etc.)*

Allez! guerre aux femmes!
Et déjeûnez leurs trames;
Car, près de ces dames,
Si vous rêvez
Et soupirez,
De vos desirs,
De vos soupirs,
L'amour tira,
Se moquera;
N'aimez jamais!
Et désormais
Je vous promets
Gloire et succès!

CHOEUR.

Allons! guerre aux femmes!
À nous, ruses et trames;
Oui, contre ces dames
Conspirons!
Nous triompherons!

LUCIEN.

Merci du conseil, Monsieur, je vais en profiter,

HECTOR.

Et moi aussi! *

BRIDELLE.

Et moi aussi!

LUCIEN, à *Bridelle en passant auprès de lui.*Entendez-vous, Monsieur je vais en profiter! (*Il remonte près des jeunes gens.*)

BRIDELLE.**

Eh bien! et moi aussi! Ah! Maures et Castillans! (*A Georges.*) Tu m'as mis la tête à l'envers!... j'éprouve le besoin de faire battre un cœur de femme! j. vais valser!...(*Ils sortent tous rapidement par le fond, — Georges reste seul en scène.*)

SCÈNE XIV.

GEORGES, seul, au fond.

Ah! ah! ah! c'est bien! inclinez-vous devant le maître, Messieurs! (*Redescendant.*) Ah! vous êtes venus apporter jusqu'à moi l'écho de vos railleries! et me jeter un défi moqueur et méprisant! Eh bien! vous apprendrez, à vos dépens, que Georges de Bussières n'a, comme autrefois, qu'à frapper du pied le tapis de vos salons, pour en faire surgir le scandale; et vous perdrez à jamais l'envie de troubler le sommeil du lion! (*Il remonte le théâtre. — Regardant au fond à droite.*) Mais n'est-ce pas Hector que j'aperçois là-bas, donnant le bras à un domino bleu? Oui! très-bien!.... (*Regardant à gauche.*) Par ici, ce jeune homme avec ses candidesses amours sans doute! parfait!... (*Voyant Bridelle qui paraît dans le troisième salon avec une marquise Pompadour.*) Et, pour compléter le tableau, Bridelle, ce mauvais sujet de Bridelle avec une marquise... magnifique, ma foi! allons! bonne chance, mes chers élèves!... et que l'amour vous conduise.. (*Redescendant.*) A mon tour... (*Quatre heures sonnent.*) Quatre heures.... Je suis presque en retard! (*Montrant la petite porte à droite.*) Voyons... c'est je crois dans ce boudoir que la comtesse m'a donné rendez-vous?... Maintenant, Mme de Fayel, à nous deux. (*Il sort par la petite porte de droite premier plan. — Musique en sourdine, air de Lucie, jusqu'à la fin de l'acte.*)

SCÈNE XV.

LUCIEN et CÉCILE, puis HECTOR et LÉONIE, ensuite BRIDELLE et une MARQUISE POMPADOUR, et à la fin ANTOINE : toutes les dames sont masquées. — A dater de ce moment les invités reparaissent dans les salons du fond.

LUCIEN, entrant par le fond et venant de la gauche, en donnant le bras à Cécile.

Il faut que je vous parle ce soir même.

* Hector, Georges, Lucien, Bridelle.

** Hector, Georges, Bridelle, Lucien.

*** Lucien, Cécile.

CÉCILE.

Mais, Monsieur...

LUCIEN.

Il le faut ! *(Ils disparaissent par la porte de l'angle à droite.)*LÉONIE, *entrant par le fond et venant de la droite. — Elle donne le bras à Hector.**

Non, Monsieur, c'est impossible !...

HECTOR.

Madame, je vous jure que je suis les instructions de votre mari. *(Ils s'éloignent par la même porte que Lucien et Cécile.)*BRIDELLE, *sortant du troisième salon avec une marquise Pompadour et venant en scène.**

Acceptez !... ou j'expire à vos pieds !...

LA MARQUISE, *minaudant.*

Vous serez discret ?...

BRIDELLE.

Comme l'Océan !... *(D'un air fat.)* Allons ! *(Ils sortent par la porte de l'angle, à gauche. — Au même instant, entre par la porte de l'angle à droite, Antoine portant un plateau vide. — Il est gris.)*ANTOINE, *seul.*

Voilà le cinquième plateau que je nettoie à moi tout seul !... J'ai mangé douze glaces ; j'ai bu quinze verres de sirop et dix-huit de punch !... décidément, j'aime le monde, moi !... Je vas fumer une pipe avec messieurs les cochers !...

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Même décor. — Les portes sont fermées à l'exception de celle du fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES, *seul.* Il entre par la petite porte de droite, et regarde à sa montre.Bientôt cinq heures et je l'attends en vain... On doit cependant avoir fini de souper... ce retard est étrange !.. voudrait-elle me jouer encore... *(Regardant au fond.)* Non !... la voilà !... Enfin !...

* Léonie, Hector.

** La Marquise, Bridelle.

SCÈNE II.

GEORGES, HORTENSE. *Elle a quitté son domino et est en toilette de bal. — La porte se referme après son entrée.)*

HORTENSE, *entrant par le fond.**

Je suis en retard, n'est-ce pas?... Excusez-moi.

GEORGES.

Vous excuser? que dites-vous là?... Je serais un ingrat de me plaindre, et... *(Elle descend avec agitation.)* Mais qu'avez-vous? Pourquoi cet air inquiet et agité?

HORTENSE, *s'asseyant sur le canapé.*

Vous l'avouerez-vous? c'est que, depuis une heure, il m'est passé par l'esprit des craintes, des soupçons qui m'obsèdent, et que je voudrais en vain chasser.

GEORGES.

Des soupçons?

HORTENSE, *après un temps.*

M'aimez-vous, Georges?

GEORGES.

Pouvez-vous en douter!

HORTENSE.

La rancune est tenace au cœur de certains hommes; et, jadis, j'ai ri de votre amour.

GEORGES.

A quoi bon rappeler...

HORTENSE.

Mais, alors, pouvais-je y croire, après un serment si audacieux! Non; je devais vous punir... Je l'ai fait... et je crains... Eh! bien, oui, je crains, en ce moment, de trouver une vengeance, là où je cherche un pardon.

GEORGES, *à part.*

Ah! diable! *(Haut.)* Mais c'est de la folie!

HORTENSE.

Que voulez-vous! c'est une terreur que je ne puis chasser; à chaque instant, à la place de l'amant joyeux de son bonheur, je tremble de voir se lever le parieur infatigable qui me dira: J'ai gagné!

GEORGES, *à part.*

Aïe! aïe! *(Haut.)* Je ne sais, en vérité que répondre à de pareilles rêveries! N'avez-vous pas assez conscience de votre beauté pour être certaine de l'amour que vous inspirez?

HORTENSE.

Je voudrais vous croire, mais...

GEORGES.

Encore.....

HORTENSE.

Si j'avais lieu de douter de votre amour?

* Hortense, Georges.

GEORGES, *s'asseyant à côté d'elle.*

Non, c'est impossible et vous ne pensez pas ce que vous dites, douter de mon amour ! mais ne vous en ai-je pas donné la preuve la plus éclatante, en sacrifiant mon testament à ma passion ; mon orgueil blessé au désir de vous plaire encore ? non, un amour profond et vrai est seul capable de pareils sacrifices. Et si un désir de vengeance avait pu naître un seul instant dans mon cœur, je l'aurais bien vite oublié en voyant vos yeux se fixer sur les miens, en sentant vos mains s'abandonner aux miennes... (*A part.*) Allons, allons, je ne suis pas encore trop rouillé !...

HORTENSE,

Georges, vous avez une maîtresse !

GEORGES.

Moi ?

HORTENSE, *se levant et passant à droite.*

Oh ! vous nieriez en vain... c'est madame Duvernay...

GEORGES, *se levant aussi.**

Madame Du...

HORTENSE.

Voyons, Georges, jurez-moi que madame Duvernay n'est plus votre maîtresse, et je vous croirai ; et je vous jure, moi, de ne plus vous en parler jamais.

GEORGES.

Eh bien ! je vous jure, non-seulement que... (*appuyant*) madame Duvernay n'est plus ma maîtresse ; mais qu'elle ne l'a jamais été, — Êtes-vous contente ?

HORTENSE.

Oh ! oui ; contente et bienheureuse... pour vous d'abord.

GEORGES.

Comment ?

HORTENSE.

Je puis vous le dire, à présent. — Eh bien ! cette femme n'est pas digne de vous.

GEORGES.

Pardon, mais...

HORTENSE.

Je vous le dis tout bas, bien bas : Mais c'est une femme un peu légère que madame Duvernay.

GEORGES.

Vous vous trompez...

HORTENSE.

Non, Georges, je ne me trompe pas. (*Montrant la droite.*) Tout à l'heure, dans ce salon, je l'ai surprise écrivant un billet...

GEORGES.

Un billet ?... Mais elle n'est pas à Paris !

* Georges, Hortense.

HORTENSE.

Elle y est. . Je l'ai vue.

GEORGES.

Encore une fois, c'est une erreur.

HORTENSE.

Encore une fois, c'est la vérité... attendu que j'ai reçu moi-même son offrande, que ma couturière lui a fait son domino, qu'elle a remis furtivement un billet à un de nos dandys, et, que, peu de temps après, elle quittait l'hôtel à son bras... Est-ce clair?

GEORGES, dont l'étonnement a toujours été croissant.

Léo... Madame Duvernay à Paris? à cette fête? Madame Duvernay donne-t-elle des rendez-vous et s'y rendant au sortir du bal? Non, non, mille fois non! c'est impossible!

HORTENSE, avec méfiance.

Quel feu vous mettez à la défendre, Monsieur!

GEORGES.

Je la défends, parce qu'on l'accuse faussement, parce qu'on la calomnie, Madame!

HORTENSE, subitement.

Vous connaissez sa signature?...

GEORGES, vivement.

Oui.

HORTENSE.

Eh bien! voyez cette liste de souscriptions... (Elle tire de son sein une liste de souscriptions et la lui remet.) Voyez!... (Georges regarde la liste et fait un mouvement.) Vous pâlissez, Monsieur!

GEORGES.

Oui, je suis ému, je ne m'en défends pas...

HORTENSE.

Ah!... vous voyez bien!

GEORGES, froissant le papier.

La femme de mon meilleur ami. — C'est tout simple. — Hortense, si vous m'aimez, dites-moi le nom de celui avec qui elle est partie?

HORTENSE.

Je ne sais si je dois...

GEORGES.

Je vous en supplie.

HORTENSE.

Eh bien! c'est... (A ce moment, Hector entre par la porte de l'angle à gauche, qu'il referme. — Air de valse à l'orchestre.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, HECTOR.

HORTENSE, vivement.

Quelqu'un!..

* Hector, Georges, Hortense.

C'est ?..

GEORGES, *bas.*

Plus tard...

HORTENSE, *bas.*

Ah !..

GEORGES, *à part.*

HECTOR, *à lui-même.*
 Décidément, il faut revenir à madame de Fayel... (*Haut. — Apercevant Georges et Hortense.*) Pardon, je vous dérange peut-être ?

GEORGES.
 Nullement.

HORTENSE, *vite.*
 J'ai justement promis cette valse ; vous me rappelez à moi-même.

GEORGES, *bas.*
 Ainsi, vous refusez de m'apprendre.

HORTENSE, *bas.*
 Plus tard, vous dis-je...

GEORGES.
 Mais...

HORTENSE.
 Cette insistance me déplaît. (*Elle sort rapidement par la porte de l'angle à droite.*)

GEORGES *.
 Morbleu !

HECTOR.
 Qu'est-ce que tu as donc, Georges ?

GEORGES, *se contenant.*
 Moi ? rien. — Je te croyais parti.

HECTOR.
 Oui, parti... et revenu... Tu sais, la dame en question, je l'ai reconduite chez elle.

GEORGES.
 Quelle dame ?

HECTOR, *riant.*
 Celle que tu m'as conseillé de mener... rondement.

GEORGES.
 Ah ! oui... Eh bien ?

HECTOR, *avec fatuité.*
 Eh bien ! je la quitte... Un ange, mon ami, un ange de douceur et de bonté !

GEORGES, *pensant à autre chose.*
 Qui est-ce ?

HECTOR.
 Plait-il ?

GEORGES, *reprenant ses esprits.*
 Oui ; au fait, qui est-ce ?

* Hector, Georges.

HECTOR.

Qu'est-ce que ça te fait ?

GEORGES, *jouant l'insouciance.*

De la discrétion ? Allons, tu as échoué ; conviens-en ?

HECTOR.

Non, certes.

GEORGES, *s'énervant.*

Parle donc, alors ?

HECTOR.

C'est toi qui le veux ? Soit ! Mais souviens-toi que c'est à ton instigation, d'après tes conseils, avec ta permission...

GEORGES, *impatiente.*

Oui, oui, oui !

HECTOR.

Eh bien, c'est madame... *(En voyant entrer Bridelle, il s'arrête tout court.)*

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BRIDELLE.

BRIDELLE, *entrant par la porte de l'angle à gauche, qui reste ouverte.*— *Fin de la musique.* *HECTOR, *à Georges.*

Chut !..

GEORGES, *bas, le pressant.*

Madame ?..

HECTOR, *bas.*

Silence !..

BRIDELLE.

Je suis anéanti !.. *(Il tombe assis sur le canapé.)*GEORGES, *à part, avec colère.*

Il est dit que je ne saurai rien.

HECTOR.

Qu'avez-vous donc, M. Duvernay ?..

BRIDELLE, *d'un ton piteux.*

Vous savez... mon lutin pompadour ?..

HECTOR.

Eh bien ?

BRIDELLE.

Eh bien ! mon bon Monsieur, vieille, laide, et un nez !.. Ah ! mon Dieu ! quel nez !.. *(Se levant tout à coup.)* O Vénus ! que t'ai-je donc fait ?GEORGES, *bas, à Hector.*

Me diras-tu enfin ?

HECTOR, *bas.*

Mais tais-toi donc, malheureux ! le mari nous écoute...

GEORGES, *étonné.*

Le mari ? le mari... de qui ?

* Bridelle, Hector, Georges.

ACTON, montrant Bridelle, bas.

Le mari de la dame du château, mon bon : nous sommes quittes. Adieu, Georges !.. (Il sort en riant par le fond.)

SCÈNE V.

GEORGES, BRIDELLE,

GEORGES, réfléchissant ?.

Nous sommes quittes?.. Bridelle?.. le mari de la dame du château?.. (Avec un cri.) Ciel!

BRIDELLE.

Hein?

GEORGES, avec animation.

Bridelle !.. on te croit le mari de madame Duvernay, n'est-ce pas ?

BRIDELLE.

Parbleu ! il a bien fallu soutenir mon rôle.

GEORGES.

Plus de doute, alors ! Daumont a cru enlever du même coup une femme à son mari et une maîtresse à son amant.

BRIDELLE.

Comment ?

GEORGES, l'examinant.

Le fait est que tu as une tête à ça. — C'est ta faute !

BRIDELLE.

Ah ça, qu'est-ce que tu dis ?

GEORGES, avec éclat.

Je dis que Léonie m'a vu avec madame de Fayet ; je dis qu'elle s'est crue trahie, et qu'elle a voulu se venger en me trahissant à son tour !

BRIDELLE.

Allons donc ! Perds-tu la tête ? Ta femme est à cent lieues de nous, et doit sans doute, à l'heure qu'il est...

GEORGES, très-agité.

Elle est ici, te dis-je ! Elle y était, du moins ; et ce Daumont ; mais il a menti ! Léonie ne l'a pas reçu chez elle ; c'est impossible — ou, s'il y est entré par surprise, elle l'aura fait chasser honteusement, comme un misérable qu'il est !... N'est-ce pas, Bridelle ? N'est-ce pas que ma femme ? M. Daumont ? Mais réponds-moi donc ?.. Tu vois bien que j'ai besoin que tu me répondes !

BRIDELLE, un peu ahuri.

Il est certain que ta femme a reçu une très-bonne éducation ; mais...

GEORGES, très-exalté.

Oui, tu as raison ! Plus grande est l'innocence... plus elle est facile à surprendre ! Oh ! ce Daumont paiera cher son bonheur ou son imposture. (Il s'élance vers la porte du fond.)

BRIDELLE, l'arrêtant.

Ah ! mais, un instant... pour M. Daumont, Duvernay... c'est

* Bridelle, Georges.

moi ! C'est moi qu'il a insulté ! Et l'on va me croire... et je vais passer pour... moi !.. un homme veuf !.. Ah ! c'est trop fort !

GEORGES, à lui-même.

Léonie !.. me trahir !..

BRIDELLE.

J'ai reçu ma part de l'offense ; je veux ma part de la réparation !

GEORGES.

Hein ?.. Qu'est-ce que tu dis ?..

BRIDELLE.

Tu es... enfin, tu l'es... par le fait. — Bats-toi, si tu veux. — Moi, je suis... enfin, je le suis — par intention. — Je veux me battre aussi !

GEORGES.

Mais, Bridelle...

BRIDELLE, s'élançant vers la porte.

Je ne suis plus Bridelle ; je suis Duvernay !.. (Il sort par le fond.)

GEORGES, le suivant.

Non, non, je ne te quitte pas...

SCÈNE VI.

GEORGES, ANTOINE.

ANTOINE, accourant par la porte de l'angle à droite*.

Ah ! Monsieur !.. votre femme...

GEORGES, s'arrêtant.

Eh bien !..

ANTOINE.

Elle est ici — ou plutôt, elle y était — car elles sont sorties avec deux jeunes gens.

GEORGES.

Elles sorties ? qui ?

ANTOINE.

Vot' femme et vot' sœur, Monsieur.

GEORGES.

Ma sœur — ma sœur est ici ?..

ANTOINE.

Non, Monsieur ; puisqu'elle est sortie au bras d'un petit jeune...

GEORGES, passant à droite, en descendant**.

Cécile à ce bal !.. Cécile au bras d'un... Ah ! mon Dieu ! — Antoine, ce jeune homme, le connais-tu ?..

ANTOINE.

Non, Monsieur, pas particulièrement... mais c'est un petit mince et un peu pâlot. — Ah ! et puis, ça pourra peut être vous servir ça, je l'ai entendu nommer Lucien Merey...

* Georges, Antoine.

** Antoine, Georges.

GEORGES.

Lucien !.. c'est lui !.. Mais, voyons ; Cécile, où est-elle ?.. Par où est-elle sortie ?

ANTOINE.

Par la porte, Monsieur ; comme tout le monde. (*R gardant vers la porte de l'angle à gauche.*) Ah ! mon Dieu !.. Mais, oui ; c'est bien lui. — Monsieur ! Monsieur !.. Le v'là, le petit jeune homme !

GEORGES.

Ah ! laisse-moi !

ANTOINE.

Oui, Monsieur !.. (*Il sort par le fond et referme la porte.*)

SCÈNE VII.

GEORGES, puis LUCIEN ; ensuite LÉONIE et CÉCILE.

GEORGES, seul.

Allons ! du sang-froid !.. car je veux tout savoir !.. (*Lucien entre par la porte de l'angle à gauche. * S'efforçant de prendre des allures insouciantes et dégagées.*) Vous ici, jeune homme ?.. je vous croyais en bonne fortune... à un rendez-vous...

LUCIEN.

Moi, Monsieur ?

GEORGES.

Oui, n'ai-je pas aperçu tantôt, à votre bras, un charmant dom no ?.

LUCIEN.

En effet, Monsieur.

GEORGES, avec une gaîté forcée.

Fort bien ! on aura laissé entr'ouverte sa porte ou sa fenêtre ; vous aurez payé quelque valet, escaladé quelque balcon ?.. car c'est ainsi que nous faisons, nous autres... et... probablement... c'est ainsi que vous avez fait ?..

LUCIEN, avec abandon.

Oh ! tenez, Monsieur, vous ne me comprendrez pas, sans doute... mais il y avait tant de confiance dans son abandon ! que j'ai frémi tout à coup en voyant où j'étais, et que j'ai rougi de moi en songeant à la pensée coupable qui m'y avait conduit. (*Georges relève la tête, et écoute avec avidité.*) Elle pleurait, Monsieur... et je dis, moi, que rester insensible à de pareilles larmes, c'est une lâcheté !.. entendez-vous ?.. une lâcheté !.. (*En ce moment, Léonie et Cécile entrent par le fond, et s'arrêtent à la vue de Georges et de Lucien.*)

Aria : Téniers.

Accablez-moi ! j'ai mérité le blâme

Et le dédain de vos pareils.

Je le préfère à devenir infâme,

En écoutant vos perfides conseils !

J'étais aveugle...

* Lucien, Georges.

GEORGES, avec expansion.
 Ami, tu l'as encore,
 Car tu ne vois pas mon bonheur !
 En respectant ce que ton cœur adore,
 Tu m'as sauvé !..

CÉCILE, se précipitant dans les bras de Georges tandis que
 Léonie descend à droite.*

Georges !...

GEORGES, l'embrassant.
 Cécile ! ma chère Cécile !

Comment ?
 LUCIEN.

GEORGES, achevant l'air.
 Cette enfant, c'est ma sœur !
 Je te la donne : elle est ma sœur !

Qu'entends-je ?
 CÉCILE.

Chère Cécile !
 LUCIEN.

Mon ami !...
 LÉONIE, à Georges.

GEORGES, la repoussant doucement.
 Vous, Madam ? Ah ! j'oubliais monsieur d'Aumont !.. (Il remonte. — A ce moment, Antoine entre vivement par le fond une lettre à la main.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ANTOINE, puis HECTOR.

ANTOINE, à Georges.**

Monsieur !... Monsieur !... c'est une lettre de feu monsieur d'Aumont.

GEORGES, prenant la lettre.
 Que dis-tu ?

ANTOINE.
 Oui, monsieur Bridelle l'achève en ce moment.

TOUS.
 Un duel !...

GEORGES, ouvrant la lettre et lisant.

« Mon cher ami, monsieur Duvernay est pressé. — Deux lignes seulement. — Madame Duvernay m'a mis à la porte. Je m'en suis vengé par un gros mensonge, qui me pèse sur la conscience, et je renvoie le billet dont je me suis fait honneur dans mon dépit. Il est à ton adresse. — » (A Léonie.)
 Quoi ! ce rendez-vous, c'était pour moi ?.. (Hector parait au fond. — Il a la main droite enveloppée.)

LÉONIE.
 Mais que croyais-tu donc ?...

* Lucien, Cécile, Georges, Léonie.

** Lucien, Cécile, Antoine, Georges, Léonie.

GEORGES.

Rien !... rien !... (*La prenant dans ses bras et l'embrassant avec transport.*) Ma bien-aimée !... ma femme !

HECTOR, descendant.*

Sa femme !

GEORGES.

Hector...

LUCIEN, CÉCILE et LÉONIE.

Monsieur d'Aumont !

ANTOINE.

Vivant !...

HECTOR.

Oui !... et, malgré cela, me pardonneras-tu, Georges ?

GEORGES, lui tendant la main.

Oui !

ANTOINE.

Ah ! c'est un beau trait !

HECTOR, à Léonie.

Et vous, Madame ? (*Léonie lui tend la main.*)

ANTOINE.

C'est deux beaux traits !..

HECTOR.

Merci, Madame. (*Il passe près de Cécile et de Lucien.*)**

ANTOINE, à Hector.

Ah ! vous n'êtes pas mort ?... eh bien ! je n'en suis pas fâché, car je vous aime au fond.

HECTOR, riant.

Vraiment ?..

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BRIDELLE.

BRIDELLE, entrant par le fond, effaré, les habits et les cheveux en désordre. — Il ne voit pas Hector, qui est caché par Antoine.***

Ah ! mon Dieu !... ah ! mes amis !.. c'est affreux !... je l'ai tué !...

GEORGES.

Mais...

BRIDELLE, avec douleur.

Il est là-bas, au fond du jardin, couché sur les tulipes !... un démon conduisait mon bras !... j'allais !... j'allais !.. enfin, je me fends comme un compas, et.. (*Il fait ce qu'il dit, et se trouve en face d'Hector, qu'Antoine en se reculant laisse à découvert.*)

HECTOR, lui prenant la main.****

Bonjour, monsieur Bridelle !..

* Lucien, Cécile, Antoine, Hector, Georges, Léonie.

** Lucien, Cécile, Hector, Antoine, Georges, Léonie.

*** Lucien, Cécile, Hector, Antoine, Bridelle, Georges, Léonie.

**** Lucien, Cécile, Hector, Bridelle, Antoine, Georges, Léonie.

BRIDELLE, stupéfait et jetant un cri.

Ah !... (Par réflexion.) Comment vous portez-vous ? (Antoine passe à droite, après l'entrée d'Hortense.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, HORTENSE.

HORTENSE, accourant par le fond.*

Qu'ai-je appris, Messieurs ?... Un duel dans mon jardin ?... Monsieur d'Aumont blessé ?

BRIDELLE.

Par moi, Madame ; mais, si l'on m'y rattrape jamais, je consens à me marier en secondes noces.

HORTENSE, voyant Léonie au bras de Georges.

Madame Duvernay au bras de monsieur de Bussières !...

GEORGES.

Au bras de monsieur Duvernay, son mari.

HORTENSE, regardant Bridelle.

Comment ?

BRIDELLE, saluant.

Bridelle, ancien notaire, et ancien mari... retiré du service.

ANTOINE, à part.

Enfin, tout se découvre !

GEORGES, à Hortense.

Il y a deux hommes en moi, Madame, l'un, Georges de Bussières, un sot, qu'une leçon avait rendu sage, que vos défis ont rendu fou : l'autre, Georges Duvernay, l'homme des douces joies de la famille... celui-ci est devant vous, Madame, et il vous demande pardon pour monsieur de Bussières, le roué sans cœur et sans amour !

BRIDELLE.

Appelé à d'autres fonctions. (Il passe à droite, à côté d'Antoine.)

GEORGES, gaiement.**

Appelé à d'autres fonctions, soit : celle d'être heureux, par exemple... Oui, Madame, je reprends mes allures de mari et mon attirail de pêcheur... Aimer sa femme et pêcher à la ligne, voilà deux ridicules, qui vont bien égayer les railleurs, mais je ne les crains plus ; le bonheur m'a fait invulnérable !

LÉONIE, avec amour.

Mon Georges !..

HORTENSE, avec ironie.

Ainsi, soit-il ! (Bas à Hector, en riant.) C'est une rechute, il est perdu. (Pendant ce qui suit, elle salue d'abord Georges et Léonie, puis Lucien et Cécile, qui lui rendent son salut et remontent tous les quatre ; ensuite elle s'assied sur le canapé et cause bas avec

* Lucien, Cécile, Hector, Bridelle, Hortense, Georges, Léonie, Antoine.

** Lucien, Cécile, Hector, Hortense, Georges, Léonie, Bridelle, Antoine.

Hector qui est debout à côté d'elle. — Mus. que à l'orchestre jusqu'à la fin.)

ANTOINE, à Bridelle, qui prend du tabac.

Eh bien ! mon gaillard... nous reprenons donc notre vieux nom de Bridelle ?

BRIDELLE, choqué.

Qu'est-ce que c'est ?

ANTOINE, prenant une prise dans la tabatière de Bridelle.

Ne faites pas attention, je plaisante.

BRIDELLE, refermant sa tabatière avec colère.*

Mais... mais je ne plaisante pas, moi, monsieur Antoine !....
(Il lui tourne le dos, salue Hortense et remonte près de Georges et de Léonie.)

ANTOINE, restant sur le devant, à droite.

Eh bien ! quoi ! mon Dieu !... (Il jette à terre la prise qu'il tenait.) Tout ça, parce qu'on est domestique !... (A part.) Oh ! les maîtres !... voilà pourtant ce qui amène tant de cataclysmes !.. (Au public.) Hélas ! Monsieur, la France ne sera donc jamais tranquille. (Il salue à son tour et très-profondément Hortense, et va rejoindre ses maîtres, qui se disposent à sortir. — Le rideau tombe.)

Hortense, Hector, Lucien, Cécile, Georges, Léonie, Bridelle, Antoine.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.